

**FNA 0037 -
Sauvetage
Sideral**

Richard Bessière

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

F. RICHARD-BESSIERE

*Sauvetage
Sidéral*

★ "Les Conquistadors de l'Univers"

★★ **ANTICIPATION**

Editions
"Fleuve Noir"

Sommaire

Sauvetage sidéral

- I
- II
- III
- IV
- V
- VI
- VII
- VIII
- IX
- X
- XI
- XII
- XIII
- XIV
- XV
- XVI
- XVII
- XVIII
- ÉPILOGUE

ANNEXE – Le Système Solaire en 2009

- Zone 1 : planètes rocheuses
- Zone 2 : ceinture d'astéroïdes
- Zone 3 : planètes gazeuses
- Zone 4 : ceinture de Kuiper

SAUVETAGE SIDÉRAL

Jeff Dickson descendit tranquillement les échelons de fer qui donnaient accès à la salle de pilotage, puis se dirigea vers le petit bureau qui lui avait été réservé. Il sortit de sa poche un paquet de cigarettes et en prit une qu'il alluma d'un geste machinal.

Il s'arrêta pour regarder autour de lui et passa une main sur son front moite en poussant un long soupir.

Son enthousiasme débordant semblait l'avoir abandonné, et pour qui connaissait ce grand diable d'homme, il était évident que des pensées tristes devaient le hanter sans arrêt.

Tout était calme à l'intérieur du *Météore* et le gigantesque engin spatial demeurait sur le sol de cette planète inhospitalière, figé dans une ultime pose qu'il conserverait vraisemblablement jusqu'à la fin des siècles, dans une agonie éternelle.

Jeff pensait à la situation dans laquelle il se trouvait, et il aboutissait invariablement à un morne sentiment de désespoir. Jusqu'à ce jour, il avait cru en un miracle, mais plus il réfléchissait, plus il se répétait qu'il ne restait plus rien à tenter.

Ficelle, lui aussi, semblait avoir abandonné la partie. Ce gavroche qui avait mainte et mainte fois prouvé son courage et affiché son insouciance en face des plus grands dangers avait bien, pendant quelques jours, essayé de distraire ses compagnons par sa verve, sa gouaille et ses reparties, mais depuis la veille il était resté enfermé dans le dortoir, paraissant à son tour se résigner à son sort.

Jeff pensait à tout cela et il revivait toutes leurs aventures passées, depuis le jour où le *Météore* avait effectué son premier départ ; ils avaient visité toutes les planètes de notre Système Solaire ; ils avaient vécu des heures inoubliables. Mais tout cela était bien loin maintenant, et il ne fallait plus songer à revenir sur la Terre, et encore moins à revoir les innombrables amis qu'ils avaient laissés un peu partout dans l'univers.

Cette fin lamentable à laquelle ils se trouvaient voués l'exaspérait, et il ne pouvait admettre que le professeur Bénac n'imaginât rien, malgré la terrible réalité.

Un bruit de pas vint le tirer de sa rêverie.

— À quoi pensez-vous, mon cher Jeff ?

— À quoi voulez-vous que je pense, professeur ? soupira-t-il en haussant lentement les épaules.

Bénac lui passa son bras autour des épaules.

— Voyez-vous, mon ami, il ne faut jamais défier la nature. Nous avons voulu aller trop loin, elle nous punit.

— Pour quelle raison ?

— Elle trouve sans doute que nous avons été trop audacieux de vouloir percer certains mystères.

— Sornettes que tout cela ! Si nous n'avions pas été victimes de cette stupide avarie, nous aurions pu retourner sur Pluton, au lieu de moisir ici, sur cette planète vagabonde. Ah ! celle-là, elle aurait mieux fait de rester où elle était.

S'animant, Jeff s'était levé.

— Professeur, c'est épouvantable de se répéter sans cesse qu'aucun espoir, même le plus petit, ne demeure permis.

Bénac essuya d'un geste lent ses lunettes d'écaille, puis les replaça sur son nez.

— Je sais, mon ami, je l'ai même su avant vous.

Bénac avait été obligé, à plusieurs reprises, de répéter à ses compagnons qu'il n'existait plus aucun espoir. On l'avait écouté en silence, et Mabel avait pleuré doucement, tandis que Richard, Jeff et Ficelle avaient serré les poings, comme pour enfermer en eux leur émotion.

Cette Planète Vagabonde, venue de la Voie lactée, achevait en ce moment la traversée de notre Système Solaire, et avait franchi la limite où l'efficacité des rayons solaires agissant sur l'enveloppe du *Météore* devenait nulle.

Elle allait maintenant se perdre dans l'immensité sidérale, Dieu seul pouvait savoir vers quelle destination.

L'inactivité forcée à laquelle les Conquérants de l'Univers se trouvaient condamnés leur pesait lourdement. Et au repas du soir, Ficelle déclara, au milieu du silence général :

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je me sens des fourmis dans les jambes, et ça ne me dit rien de rester enfermé ici jusqu'à la fin de mes jours. Au point où nous en sommes, j'estime qu'un peu de distraction ne peut nous faire aucun mal. Pour ma part, j'ai décidé, demain matin, d'aller visiter le pays.

On sentait nettement que Ficelle faisait un grand effort sur lui-même pour paraître désinvolte et souriant, mais, comme personne ne trouvait rien à répondre, il enchaîna :

— Je sais bien que le moment est mal choisi pour blaguer, mais je m'en tiens à mon idée. Demain matin, je pars en excursion.

Richard eut un semblant de sourire.

— Tu espères faire de grandes découvertes ? Pour ma part, j'ai l'impression que nous n'avons rien d'autre à apprendre.

— N'oubliez pas que, d'après le professeur, nos réserves alimentaires ne peuvent nous suffire que pour deux ans à peine.

— Où voulez-vous en venir ? questionna Mabel.

Ficelle eut un geste vague et s'empara d'un verre qu'il vida d'un trait, après quoi il consentit à poursuivre :

— Je ne sais pas au juste. Peut-être qu'en furetant un peu partout, je parviendrai à mettre la main sur quelques réserves abandonnées par les Vagabundusiens.

Il se tourna vers Jeff en clignant de l'œil.

— Je vous ferai signe si je trouve quelques paquets de tabac, car je me suis laissé dire que la réserve du *Météore* n'était pas très fournie en ce qui concerne cet article.

— *By Jove !* rugit Jeff, c'est bien la seule chose qui va me manquer bientôt. Et ce n'est pas sur ce globe que nous en trouverons.

Comme Ficelle le regardait d'un air narquois, il lui envoya une solide bourrade sur les épaules.

— Vous avez raison, chère vieille chose. Demain matin, je vous accompagnerai dans votre promenade.

Bénac se contenta de regarder ses compagnons. Pour lui, les jeux étaient faits, et rien ne pourrait changer le cours de la partie. Mais pour rien au monde il n'eût voulu désillusionner ceux qui l'entouraient. Il se contenta de dire d'un ton neutre :

— Je pense que notre jeune ami a raison, mais hâtez-vous d'en profiter. Les particules électrisées qui environnent Vagabundus et qui permettent à ce globe de connaître une température et une atmosphère normales vont bientôt cesser leur action bienfaisante. Les quelques usines encore en marche vont fatalement s'arrêter un jour ou l'autre. Et alors...

Il préféra ne pas terminer sa phrase. D'ailleurs personne n'avait besoin de ses explications pour savoir qu'ensuite Vagabundus deviendrait un monde glacé, et que le méthane régnerait à la surface.

Ce n'était guère réjouissant comme perspective, mais il n'en existait aucune autre à l'horizon.

Après quelques heures de repos, Ficelle et Jeff, bien équipés, étaient sortis du *Météore* et se dirigeaient vers le centre de la grande cité industrielle qui maintenant offrait à leurs yeux un lamentable spectacle d'abandon.

Leurs regards ne rencontraient çà et là que d'immenses bâtisses vidées de leurs machines, et dont les portes largement ouvertes bâillaient sinistrement. Dans les vastes artères, de multiples objets avaient été abandonnés, sans la moindre utilité pour eux.

Jeff et Ficelle continuaient à marcher, terriblement impressionnés

par le silence qui les enveloppait. Ils n'osaient pas parler, et seul le bruit de leurs pas résonnait dans cette atmosphère angoissante.

Là où quelques jours auparavant régnait une activité intense, où des êtres s'affairaient à qui mieux mieux, ne demeurait plus que le vide et l'immobilité, et Ficelle réprima un frisson, en regardant son compagnon du coin de l'œil.

Ils avaient dû évidemment chausser leurs bottes à semelles de plomb, car la densité de Vagabundus n'était que de 4,25 au lieu de 5,52 comme sur la Terre.

La température avait considérablement baissé, et il était aisé de conclure de cette constatation que quelques usines avaient déjà cessé de fonctionner. Le professeur Bénac savait parfaitement ce qu'il disait lorsqu'il avait prévu que le froid absolu s'abattrait bientôt sur eux.

— Ce bled n'est vraiment pas drôle du tout, n'est-ce pas, Jeff ? Si on m'avait dit que je viendrais prendre ma retraite ici...

Pendant plus d'une heure, ils tournèrent et retournèrent dans la cité déserte, et ils ne tardèrent pas à reconnaître que rien d'intéressant n'avait été oublié sur la Planète Vagabonde.

Ils se préparaient à regagner le *Météore* lorsque Ficelle, par acquit de conscience, tint à aller jeter un coup d'œil à l'intérieur d'une grande bâtisse, car il se souvenait qu'elle abritait les services administratifs de la planète.

Jeff était convaincu que cette visite serait sans résultat, mais Ficelle insista tant et si bien qu'il finit par le suivre.

Ils traversèrent de nombreuses salles, encombrées de meubles et de paperasses, ce qui motiva une réflexion de Ficelle :

— Les fonctionnaires, ça pousse partout...

Après avoir traversé de nombreux couloirs, Jeff s'impatiente :

— C'est fini, nous n'avons aucune découverte sensationnelle à faire ici. Croyez-moi, Ficelle, les Vagabundusiens sont des gens méthodiques et ils ont emporté avec eux tout ce qui pouvait leur servir.

Ficelle en convint, revint sur ses pas, mais, soudain, il s'arrêta net.

— Vous avez entendu, Jeff ?

— Non. Qu'y a-t-il ?

Le jeune mécano lui avait saisi le bras et, d'autorité, il l'entraîna vers une petite porte.

Un silence sépulcral les environnait, et, après avoir longuement tendu l'oreille, Jeff, haussant les épaules, conclut :

— Ficelle, ne nous attardons pas davantage.

— Pourtant, il m'avait bien semblé entendre du bruit.

Il finit par convenir qu'il avait dû faire erreur et s'apprêtait à suivre Jeff lorsque celui-ci, à son tour, se retourna.

Aucun doute n'était permis : quelque chose avait remué derrière la

porte.

Un moment d'hésitation régna entre les deux amis, et finalement la curiosité s'avéra la plus forte. Sans même se consulter, Jeff et Ficelle se ruèrent vers la porte métallique, mais celle-ci résista à leurs efforts conjugués.

Sans plus attendre, Jeff appuya le canon de son pistolet désintégrateur, qu'il avait ramené de Pluton, contre le métal et bientôt un orifice suffisant fut découpé dans la porte. Celle-ci poussée, ils se regardèrent, interloqués, devant le spectacle qu'ils découvraient : deux Vagabundusiens étaient enchaînés par les pieds à la cloison ; les malheureux paraissaient évanouis.

Ils se penchèrent sur eux et Ficelle secoua la tête.

— Cette fois, c'est complet. Je me demande bien qui peuvent être ces deux oiseaux-là !

Le flacon de cognac qui ne quittait jamais Jeff s'avéra efficace, et une bonne dose d'alcool fut administrée aux deux infortunés prisonniers.

Les deux Vagabundusiens ouvrirent lentement les yeux et regardèrent les nouveaux venus avec une expression d'ahurissement, puis un sourire illumina leur visage amaigri.

L'un d'eux trouva même la force d'articuler quelques mots que Ficelle comprit parfaitement, car il était le seul de tous ses compagnons à connaître le langage vagabundusien.

Il devait cela à sa manie de toucher à tout, ce qui lui avait permis, quelque temps auparavant, d'apprendre cette langue en mystifiant involontairement un savant vagabundusien.

— Ils nous ont reconnus, Jeff ! s'écria-t-il. Il nous faut absolument faire quelque chose pour eux.

— Pourquoi diable sont-ils ici ? Et enchaînés ?

Jeff s'affaira, à l'aide du pistolet, à briser les entraves des deux malheureux, alors que Ficelle avait déjà engagé une longue conversation avec eux.

— Que disent-ils ? demanda Jeff.

— C'est encore une histoire de collaboration. Les pauvres bougres n'étaient pas partisans de la guerre déclenchée entre Vagabundus et Pluton. Ce sont là des choses qu'on ne pardonne pas. Les dirigeants n'y sont pas allés par quatre chemins. Ils leur ont dit simplement : « Puisque vous préférez rester sur Vagabundus, soyez exaucés ». On leur a donné quelques jours de vivres, juste de quoi emplir une dent creuse, puis on les a enchaînés et abandonnés ici.

Jeff se releva.

— Eh bien, soupira-t-il, ça va nous faire deux invités ! J'espère qu'ils ne sont pas nombreux dans ce cas... sinon...

Il préféra ne pas terminer sa phrase.

II

Grâce aux soins énergiques donnés par le professeur Bénac, les deux Vagabundusiens avaient, comme disait volontiers le brave Ficelle, repris du poil de la bête.

Pour la première fois depuis leur départ de la Terre, Bénac avait dû recourir aux bons offices de Ficelle pour pouvoir s'entretenir avec ses nouveaux compagnons.

L'exubérant « bon à tout faire » n'était pas peu fier de cet honneur, et il s'empressait de traduire tout ce qu'on lui disait.

Mais les Conquérants n'apprirent rien de plus qu'ils ne savaient déjà ; deux hamacs de secours furent réservés aux nouveaux venus qui ne savaient comment exprimer leur gratitude à leurs sauveurs.

S'ils ne faisaient pas partie de l'élite vagabundusienne, ils étaient tout de même d'excellents techniciens. Malheureusement, le rôle qu'ils avaient voulu jouer dans la lutte titanessque qui avait opposé trois cents millions de Vagabundusiens à dix millions de Plutoniens leur avait été néfaste. Dès les premiers départs des engins vagabundusiens, ils avaient été arrêtés, jugés et condamnés sans avoir été autorisés à revoir leurs familles.



Depuis que Ficelle avait découvert les deux infortunés, il ne tenait plus en place et voulait profiter des derniers jours qui leur restaient à circuler librement à la surface de la planète ; il ne parlait pas moins que de repartir pour une nouvelle exploration.

Mais, cette fois, personne, pas même Jeff, ne voulut l'accompagner.

Il faut avouer que, depuis quelques jours, l'atmosphère qui régnait dans le *Météore* n'avait rien de bien agréable, et le jeune mécano préférait, à tout prendre, la solitude et le mouvement à cette espèce de torpeur mélancolique qui les paralysait tous.

Richard lui-même, l'infatigable chercheur, avait délaissé sa table de travail et, assis près de Mabel, ils se prenaient la plupart du temps à évoquer leurs merveilleuses aventures passées.

— Je ne regrette rien puisque nous sommes ensemble, disait

Mabel.

Richard passa une main dans les cheveux de sa jeune femme.

— J'admire ton courage et ta résignation, qui me réconfortent, mais j'envisage avec effroi les derniers moments que nous serons amenés à passer ici.

Désignant discrètement de la tête le professeur Bénac, il ajouta confidentiellement :

— Mon parrain ne résistera pas à ce nouveau coup, et j'ai peur pour lui.

— Tu as raison, il a déjà beaucoup changé.

Mabel parut hésiter un moment, puis, penchant affectueusement sa tête sur l'épaule de son mari, murmura :

— Tu sais, Richard, il est inutile entre nous d'employer des faux-fuyants. Il ne sert à rien de répéter que nous sommes irrémédiablement condamnés à périr d'asphyxie ou de faim, ou des deux à la fois, ou que sais-je encore. J'ai bien réfléchi à la question, et je...

Elle se tut, semblant hésiter de nouveau.

— Que veux-tu dire ?

— Je ne veux pas d'une telle mort.

Richard avait pâli.

— Je crois te comprendre, Mabel, et cette idée affreuse que tu n'oses exprimer tout haut me torture depuis que j'ai appris l'inévitable.

Il soupira.

— Nous avons suffisamment donné de preuves de notre courage pour savoir que nous pouvons regarder les choses en face. Mon idée est bien arrêtée depuis le début.

Il désigna d'un geste décidé l'armoire dans laquelle étaient entreposées les armes.

— Nous avons là de quoi abréger nos souffrances.

Mabel avait saisi les mains de son mari.

— Je ne sais pas si j'aurai le courage d'accomplir ce geste définitif. Pourras-tu l'avoir pour moi ?

— Oui.

Richard et Mabel, ainsi que leurs compagnons, en étaient tout naturellement arrivés à envisager froidement de faire le sacrifice de leurs vies.

Lorsqu'ils avaient quitté la Terre, ils connaissaient parfaitement les dangers qu'ils allaient courir.

Ce qui les désespérait maintenant, ce n'était pas le fait de mourir, mais d'échouer lamentablement dans leur entreprise.

Ils savaient qu'ils partageaient tous le même point de vue, et malgré les éclats de Jeff, l'humeur fantasque de Ficelle ou le ton

doctoral du professeur. Et surtout, ils ressentait en eux une colère contenue devant cette fatalité qui les réunissait dans une même et effroyable destinée.

* * *

Ficelle n'était toujours pas réapparu lorsque Mabel servit le repas de midi.

Jeff remarqua :

— Tiens, Ficelle n'est pas revenu.

Deux heures passèrent encore sans que le mécano donnât le moindre signe de vie.

Jeff décida qu'il allait s'équiper pour partir à sa recherche, lorsque, soudain, Bénac qui se tenait devant un hublot s'écria :

— Inutile, le voici. Mais que se passe-t-il ?

En effet, l'allure du jeune homme avait quelque chose de bizarre, et son visage avait pris une expression inaccoutumée.

À peine s'était-il engouffré à l'intérieur du *Météore* que, sans dire un mot à ses compagnons, il se dirigea tout droit vers l'un des Vagabundusiens que l'on connaissait sous le nom de Mnoka.

Bénac était venu le rejoindre.

— Mais enfin, vas-tu nous expliquer...

— Une minute, patron, j'ai un renseignement à demander.

Bientôt, il se tournait, radieux, vers ses compagnons.

— Écoutez tous, et surtout ne m'interrompez pas. J'ai visité tout à l'heure une partie de la cité où se trouvent les usines émettant les ondes propulsives qui servaient à radioguider les appareils vagabundusiens en direction de Pluton.

— Oui, et alors ?

— D'après ce que je viens d'apprendre par ce sympathique Mnoka, il ne nous reste plus que trois jours pour bénéficier encore de la température clémente que nous connaissons. Passé ce délai, nous ne pourrons plus rien entreprendre à la surface de Vagabundus.

— Tout cela ne nous explique pas...

— J'y arrive. Il reste encore une usine en parfait état de marche, je le suppose du moins, car je n'ai pas vu de dégâts. Si vous pouviez trouver un moyen pour remettre en état un des appareils émetteurs d'ondes, je suis prêt à parier mon costume des dimanches que nous pourrions quitter cette planète.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances ?

— Il n'y a qu'à voir.

— Bon Dieu !

Richard s'était précipité.

— Il faut voir ça immédiatement, dit-il.

Une flamme d'espoir venait de s'allumer dans le regard du

professeur. Et ses compagnons, avec une joie qu'ils ne pensaient pas à dissimuler, retrouvaient soudainement le savant prêt à chercher une nouvelle fois la solution à un problème des plus ardu. Il secoua la tête.

— Si Ficelle dit vrai, nous pourrions nous servir de ces ondes propulsives, comme l'ont déjà fait les Vagabundusiens pour l'invasion de Pluton. N'oubliez pas que ces ondes ont la faculté de remplacer avantageusement les rayons solaires qui nous sont indispensables pour irradier l'enveloppe du *Météore*. D'ailleurs, les appareils vagabundusiens étaient, à peu de chose près, composés d'un métal identique au nôtre.

— Avec cette différence, s'écria Ficelle, que ces engins sont loin de valoir notre cher *Météore*.

— Tu as raison ; l'efficacité de ces ondes ne porte qu'à cinquante millions de kilomètres.

— Mais alors, demanda Jeff, à quoi cela peut-il nous servir puisque, depuis quinze jours que nous nous trouvons sur Vagabundus, nous sommes à environ 80 millions de kilomètres de l'orbite de Pluton ?

Bénac se tourna vers Jeff et le considéra avec un sourire paternel.

— Mon cher Jeff, je me fais alors un devoir de vous rappeler que notre *Météore*, propulsé pendant cinquante millions de kilomètres, continuera par inertie sa trajectoire ; lorsque nous arriverons à l'orbite de Pluton, rien ne nous sera plus facile alors, que de mettre en marche nos propres appareils pour poursuivre notre voyage. À ce moment-là, nous pourrons dire : « En route vers la Terre ! »

— *By Jove* !... Je suis impardnable !

* * *

Sans attendre, Ficelle demanda aux deux Vagabundusiens, Mnoka et Pott, s'ils voulaient bien se joindre à eux pour tenter de fuir ce monde inhospitalier, et les deux techniciens acceptèrent avec empressement.

Tout le monde partit donc, sous la conduite de Ficelle, vers l'usine qu'il avait repérée.

Ils pénétrèrent bientôt dans la bâtisse et, immédiatement, Bénac et Richard se mirent en devoir, d'après les indications des Vagabundusiens, d'inspecter de fond en comble les différentes parties de la centrale.

Il devint bientôt évident que le professeur était perplexe et qu'il aurait préféré avoir à ses côtés un bon ingénieur plutôt que ces deux Vagabundusiens dont le savoir était plutôt limité.

Pourtant, Pott, le fidèle compagnon de Mnoka, se montra d'un grand secours dans les recherches effectuées par les Conquérants.

Pendant plus de huit heures consécutives, le professeur et son

filleul travaillèrent sans s'accorder une seconde de répit.

Vers le soir, Richard vint rejoindre Mabel et Jeff.

— Je crois que le professeur est sur la bonne voie.

— En êtes-vous vraiment certain ?

— Je ne voudrais pas afficher un optimisme béat, mais nous avons réussi à localiser un émetteur d'ondes qui paraît intact. Nous allons maintenant tenter un essai dans le maniement des appareils, et si cet essai s'avère concluant, le professeur m'a assuré que dans quelques heures, l'émission complète pourrait s'effectuer.

Sans attendre davantage, il rejoignit Bénac et Ficelle, auprès desquels se tenaient toujours Mnoka et Pott.

Le savant l'accueillit avec un sourire.

— Je n'avais jamais vu d'installation aussi remarquable. C'est réellement extraordinaire d'avoir mis au point de tels engins. Nous allons maintenant tenter de les faire fonctionner.

— Quand comptez-vous effectuer cet essai ?

— Dans deux heures, si tout va bien.

Immédiatement, les deux hommes s'affairèrent autour des appareils, interrogeant de temps en temps, par le truchement de Ficelle, les deux Vagabundusiens qui semblaient impatients d'obtenir un résultat.

Jeff et Mabel étaient venus aux nouvelles et regardaient de tous leurs yeux, sans comprendre ce qui se passait, mais priant intérieurement pour que tout se terminât le mieux du monde.

Enfin Bénac se redressa, soupira et échangea un long regard avec son filleul. Puis il abaissa une manette. Aussitôt, un doux ronronnement se fit entendre, et Richard se jeta dans les bras de son parrain pour bondir ensuite vers Mabel qu'il embrassa passionnément.

Bénac essuya les verres de ses lunettes d'un geste machinal, puis marcha vers ses compagnons et, comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle, murmura :

— Il ne reste plus qu'à tenter l'expérience. Mes amis, ça marche.

Déjà Richard s'avavançait vers un énorme tableau hérissé d'une multitude de manettes et de leviers lorsque le professeur le rappela.

— Je préférerais, demanda-t-il, que tu t'occupes des condensateurs.

Pott se tourna vers Ficelle, qui traduisit immédiatement.

— Ce brave garçon demande à s'occuper du tableau de commande ; il prétend qu'il s'y connaît.

— Tant mieux.

Pott comprit au signe de tête de Bénac et se rendit à son poste.

— Fais-lui comprendre qu'il se tienne prêt à mon signal.

L'instant était pathétique, car le sort des Conquérants dépendait de la réussite de cette opération.

Des secondes coulèrent, lourdes, angoissantes.

Bénac se retourna.

Il eut le courage de sourire à ses compagnons dont il devinait l'impatience muette, et il avait mis dans son regard une confiance qu'il s'efforçait de communiquer à tous ceux qui partageaient sa vie depuis déjà si longtemps.

Brusquement, ce fut le drame. Une énorme étincelle jaillit au moment où Pott, sur l'ordre de Bénac, avait abaissé la première manette.

Un cri d'effroi sortit des gorges oppressées des astronautes qui n'osaient s'approcher du malheureux.

Celui-ci, entièrement carbonisé, gisait sur le sol, recroquevillé, et une fumée noirâtre sortait de ce qui demeurait de son corps.

Richard avait pâli, réalisant tout d'un coup que, sans le contrordre de Bénac, c'était lui qui aurait été électrocuté.

Il n'y avait malheureusement plus rien à faire pour l'infortuné, et ce qui restait de lui fut transporté dans la cour de l'usine, où une tombe sommaire fut rapidement creusée par Jeff et Ficelle.

Ce tragique accident risquait d'anéantir tous leurs espoirs, mais le professeur ne voulut pas abandonner, et il s'empessa de tout vérifier, tenant à ne rien laisser au hasard. Au bout d'une heure, il avait effectué, aidé par ses compagnons, les réparations nécessaires.

Ses compagnons le regardaient opérer, dans un silence absolu, et ils savaient parfaitement que cette tentative était la dernière qu'ils pouvaient entreprendre.

Mais, cette fois, tout réussit à merveille, et Bénac, après un contrôle rigoureux, déclara, non sans émotion, que le *Météore* avait quatre-vingt-dix chances sur cent de franchir maintenant l'atmosphère électrisée de Vagabundus.

Ils se jetèrent brusquement dans les bras l'un de l'autre, sous les yeux étonnés de Mnoka qui ne comprenait pas ce genre de manifestation. Mais il convenait aussi de réparer au plus tôt le *Météore*, car il était évident que les émissions d'ondes s'arrêteraient au bout d'un certain temps. Il fallait donc profiter de ces conditions exceptionnelles pour quitter enfin cette planète inhospitalière.

Il fut donc décidé que Bénac et Mnoka resteraient dans l'usine, cependant que Richard, Jeff et Ficelle s'occuperaient sans attendre de la réparation de l'engin spatial.

Mais l'espoir était déjà dans tous les cœurs...

* * *

— Attention. Prêts ? Contact !

Une légère secousse secoua l'appareil qui, majestueusement, prit de la hauteur.

Les appareils compensateurs d'attraction vagabundusienne se mirent en mouvement, rétablissant l'équilibre des forces attractives à l'intérieur du *Météore*.

En quelques instants, la surface de Vagabundus disparut, se perdant dans le halo blafard qui jetait autour de la planète un voile impénétrable et opaque.

La vie à bord s'organisa sans plus attendre.

Pour le moment, les ondes émises par l'usine vagabundusienne leur permettaient de filer à cinq cents kilomètres/seconde. Ils se trouvaient assez loin de leur vitesse maxima, car le *Météore*, aussitôt qu'il serait en mesure de se diriger par ses propres moyens, atteindrait la vitesse fantastique de trois mille kilomètres/seconde.

D'après les calculs effectués par Bénac, ils mettraient quatre jours à atteindre Pluton, car cent cinquante-cinq millions de kilomètres les en séparaient maintenant.

Certes, leur idée première avait été de retourner sur Pluton, mais il aurait fallu pour cela plusieurs jours de voyage, ce qui ne faisait nullement l'affaire de Bénac, qui estimait que le *Météore* avait besoin d'une sérieuse révision générale. D'autre part, l'appareil émetteur et récepteur radio dont la puissance avait été calculée pour demeurer en liaison avec la Terre ne fonctionnait plus.

— Rien à faire, avait déclaré Richard. Depuis notre départ de la Terre, j'ai utilisé toutes les pièces de rechange, et je suis maintenant incapable de le remettre en marche.

Jeff aurait vivement désiré transmettre ses reportages, et il bouillait d'impatience, alors que Ficelle s'écriait :

— Il me semble voir la tête de Gonzales lorsque nous arriverons sans l'avoir prévenu...

III

À l'évocation de leur ami Gonzales, qu'ils avaient dû laisser sur la Terre à la suite d'un stupide accident, les Conquérants demeurèrent un moment silencieux, se prenant à évoquer toutes les aventures qu'ils avaient vécues en sa compagnie.

* * *

Gonzales, qui possédait un second appareil radio conçu par Bénac, avait été le seul sur la Terre à capter les messages quotidiens lancés par Jeff, et le journal *New Sun* avait pu relater toutes leurs aventures.

Ainsi donc, la Terre entière connaissait dans ses moindres détails l'effroyable guerre qui avait mis aux prises les civilisations plutonienne et vagabundusienne. Mais, depuis dix-huit jours, Gonzales avait dû recevoir le dernier message de ses compagnons, lui apprenant que tout espoir de retour était désormais impossible.

Cette triste nouvelle avait jeté dans tous les milieux une consternation bien compréhensible, et Gonzales avait été contraint sans répit, jour et nuit, de répondre aux innombrables demandes qui lui parvenaient. Le malheureux était terriblement abattu, et malgré les encouragements que James Lighton, le directeur du *New Sun*, ne cessait de lui prodiguer, le Sud-Américain comprenait que si Bénac désespérait, rien au monde ne pourrait sauver ses compagnons.

James Lighton, dont l'optimisme était légendaire, ne cessait de lui répéter :

— Avec le professeur Bénac, rien n'est impossible, il nous l'a prouvé de nombreuses fois. (Avec un flegme déconcertant, il enchaîna :) Les millions de dollars que j'ai investis dans cette aventure m'interdisent de désespérer. Je vais d'ailleurs faire paraître un papier dans lequel je déclarerai que tout espoir n'est pas encore perdu.

— À quoi bon leurrer nos lecteurs ?

— Ne soyez donc pas stupide. Depuis le dernier message de Jeff, le tirage du *New Sun* a baissé dans des proportions considérables. Or, il se trouve que je suis avant tout un homme d'affaires. Tout en prenant part à votre peine, mon cher Gonzales, je dois penser aux intérêts de mes actionnaires.

Cette conversation avait lieu dans le bureau directorial du *New Sun*, à New York, en plein Broadway, par une belle matinée ensoleillée du mois de juin.

Depuis quelques instants, Gonzales ne cessait d'observer le directeur du journal qui ne l'avait certainement pas convoqué pour lui parler uniquement de ses compagnons.

Gonzales avait bien raison, car, à brûle-pourpoint, James Lighton entra dans le sujet :

— Que diriez-vous, Gonzales, d'écrire une nouvelle version de vos aventures passées, en y ajoutant, bien entendu, vos impressions personnelles, et en relatant surtout les menus incidents de votre vie quotidienne, chose que ce bon Jeff a évidemment passée sous silence, car il se contentait des reportages essentiels.

Il y eut un long moment de silence, ce qui surprit vivement James Lighton, car il s'attendait visiblement à beaucoup plus d'empressement de la part de Gonzales.

Celui-ci soupira, puis murmura comme s'il se parlait intérieurement :

— Je ne me sens pas le droit de profiter du sacrifice de mes compagnons, et ne voudrais en aucun cas monnayer leur héroïsme. Si Jeff a passé sous silence certains détails, c'est qu'ils appartiennent à notre vie commune, et je ne saurais les étaler au grand jour sans l'approbation de ceux qu'ils concernent. Et puis, dites-vous bien que je ne devrais pas être là, et je maudis l'accident qui me prive du plaisir de me trouver avec eux, même si je devais y laisser ma vie.

Il jeta un regard profond vers ses béquilles qu'il avait appuyées contre le bureau.

— Je suis peut-être, à l'heure actuelle, le seul survivant de l'équipage du *Météore*. La seule chose que je puisse vous promettre, c'est d'écrire une biographie détaillée de mes infortunés compagnons.

James Lighton, en homme d'affaires, sourit, puis posa sa main grasse sur l'épaule de Gonzales.

— Je ne vous en demande pas davantage pour l'instant.

Puis, feignant de s'intéresser à la santé de son visiteur, il lui demanda de ses nouvelles.

— J'ai l'impression que je vais beaucoup mieux. Si j'en crois les médecins, d'ici deux ou trois mois, je dois avoir recouvré l'usage de mes jambes.

Et, après un dernier salut à Lighton, Gonzales se retira.

IV

Cette boule bleutée qui, dans le ciel, grossissait à vue d'œil, les cinq astronautes ne la quittaient pas des yeux.

Déjà, la forme des continents, des mers, commençait à se distinguer, et Bénac, qui avait considérablement ralenti la vitesse du *Météore*, prenait ses dispositions pour contourner le globe terrestre afin de se poser à New York.

Les trente jours de voyage qui leur avaient été nécessaires pour atteindre la Terre s'étaient malgré tout vite écoulés, et c'était maintenant pleins d'une fièvre aisément compréhensible qu'ils s'apprêtaient à reprendre contact avec leurs semblables.

— Inutile, avait déclaré Jeff, de nous poser sur le terrain d'aviation, nous risquerions la cohue.

— Où alors ?

— J'ai une idée, dit-il, et mon directeur en sera enchanté. Nous nous poserons dans la grande cour du *New Sun*, et si vous le voulez bien, professeur, nous survolerons la ville avant d'atterrir.

— Pourquoi tant de formalités ? demanda Bénac.

— N'oubliez pas que le *New Sun* est notre commanditaire, nous lui devons bien cela, n'est-ce pas ?

Jeff se frottait les mains de satisfaction, et Richard ne tarda pas à se rallier à son idée. Ce faisant, ils se trouveraient moins bousculés que n'importe où, et ils seraient certains de bénéficier d'une protection parfaite et d'une surveillance absolue pour le *Météore*.

Il était environ midi lorsque le vaisseau spatial parut au-dessus de New York. Il survola la vaste cité à faible allure et les premières personnes qui l'aperçurent eurent tôt fait de l'identifier.

Ce fut alors comme une traînée de poudre dans la capitale américaine. Les gens se pressaient dans les rues, tout le monde se mettait aux fenêtres, les sirènes hurlaient, et les gens tendaient le doigt vers le ciel.

Une animation extraordinaire régnait dans toutes les artères, et les habitants de New York semblaient atteints d'une fièvre d'enthousiasme.

La circulation s'était interrompue d'un coup, et les automobilistes

étaient descendus de leurs voitures pour scruter le ciel.

Tous les regards restaient braqués sur le *Météore*.

James Lighton fut rapidement au courant de ce qui se passait. Tout d'abord, il se montra sceptique, puis en entendant le bruit de la rue, les klaxons des voitures et les sirènes, il se précipita comme un fou vers la baie vitrée de son bureau.

Son émotion était si intense qu'il avait perdu son calme légendaire et qu'il ne pouvait que répéter :

— Le *Météore*... le *Météore*...

Puis, apercevant l'appareil qui semblait foncer droit sur le building qui abritait le *New Sun*, il s'écria :

— Ils veulent atterrir ici... Vite, qu'on dégage la cour.

Gonzales, terriblement pâle, avait rejoint Lighton sur la terrasse ; les gestes désordonnés, les yeux pleins de larmes, il gesticulait sans que le moindre son puisse franchir sa gorge serrée.

On avait immédiatement fermé toutes les portes, cependant que les voitures de police, alertées, établissaient un cordon de protection.

Le *Météore* survolait lentement la cour, puis, doucement, il s'approcha du sol où il se posa de toute sa masse.

La lourde porte d'acier avait à peine pivoté sur ses gonds qu'un grand gaillard en surgit, comme un diable d'une boîte.

Il s'agissait de Jeff, qui s'élança vers Gonzales et le serra dans ses bras, à lui couper le souffle. Puis ce fut le tour de Bénac, Richard et Mabel, suivis de Ficelle. Gonzales laissait les larmes ruisseler librement sur son visage, et il ne trouvait aucun mot à dire.

Pourtant, il restait encore un personnage dans le *Météore*, et Bénac alla le prendre par le bras. C'était le Vagabundusien, que tous les spectateurs regardèrent avec ahurissement, surpris par sa taille et l'harmonie de ses proportions.

— Qui est-il ? demanda James Lighton, qui avait le premier recouvré ses esprits.

— Un Vagabundusien qui a bien voulu nous suivre, patron.

— Eh bien, ça alors ! Vous dites un...

— Oui, je le répète, un Vagabundusien. En chair et en os !

— Vite... vite, courez à la rédaction. Il faut tirer une édition spéciale. Ah !... mon Dieu... mes amis, mes chers amis. C'est le plus beau jour de ma vie !

Il s'effondra dans un fauteuil alors que, déjà, Jeff Dickson galopait vers la salle de rédaction.

La nouvelle du retour du *Météore* s'était rapidement répandue dans le monde entier.

Tous les dirigeants des pays de la Terre avaient envoyé un message, et des savants de toutes nationalités avaient fait le voyage d'Amérique pour prendre contact avec les astronautes.

Pendant plusieurs jours, le *New Sun* connut un tirage qui dépassa les prévisions les plus optimistes de son directeur, qui ne savait vraiment où donner de la tête.

Le Vagabundusien était décrit avec le maximum de détails, et on publiait de lui de nombreuses photos. Des médecins l'examinaient sans relâche et établissaient des rapports multiples à l'usage des facultés de médecine de leurs pays respectifs.

Ficelle tenait la vedette, et ne s'en montrait pas peu fier, car il était le seul à pouvoir se faire comprendre du Vagabundusien, et il servait d'interprète sans arrêt, posant même des questions dont le sens lui échappait totalement, et traduisant les réponses avec gravité, comme s'il avait réalisé toute l'importance de ce qu'il disait.

Pendant plus d'un mois, nos amis durent se plier aux exigences de l'actualité et, les conférences succédant aux conférences, ils en étaient toutefois arrivés à souhaiter un repos bien mérité.

Pourtant, la France les réclamait avec juste raison, car elle désirait fêter ses trois représentants, et Bénac décida bientôt de se rendre à Paris avec le *Météore* et ses passagers.

Ils furent reçus triomphalement, et la foule qui les accueillit lors de leur atterrissage dépassait tout ce qu'ils auraient pu supposer. Une véritable marée humaine avait déferlé sur le terrain, et lorsque le *Météore* prit contact avec le sol, des drapeaux surgirent de partout, s'agitant frénétiquement.

Lorsque Bénac parut, ce fut alors du délire, et il fallut le secours des forces de police pour le soustraire à l'enthousiasme du public qui aurait voulu le porter en triomphe.

Au cours de la réception officielle qui suivit, il fut décoré par le président de la République, lequel, d'ailleurs, ne cacha pas son émotion. Les astronautes, eux aussi, se sentaient vraiment émus en

pensant au jour où ils avaient quitté la Terre pour la première fois, à cette même place, pour partir à l'assaut des mondes inconnus.

Bénac répondit simplement, se prêta à diverses interviews, ainsi d'ailleurs que ses compagnons, mais au bout de quelques jours, les Conquérants durent se résoudre à retourner en Amérique, car un grave problème se posait maintenant.

Il était en effet question de construire en série des appareils semblables au *Météore*, et certains, même, parlaient déjà de « commerce interplanétaire », tandis que d'autres allaient jusqu'à réclamer l'annexion de certains mondes « arriérés », tels Uranus, Jupiter, Mercure, Neptune, et même Saturne.

De grandes rivalités allaient mettre aux prises tous les gouvernements de la Terre, l'Amérique et la France, notamment.

L'une prétendait avoir la priorité, du fait qu'elle avait financé l'entreprise, l'autre rétorquait que Bénac, citoyen français, avait été l'inventeur et le réalisateur de cette extraordinaire équipée.

Et, dans tout cela, le plus ennuyé demeurait Bénac qui, n'entendant rien à la haute politique, se bornait à éluder toutes les questions qu'on lui posait à ce sujet.

— Évidemment, ne put s'empêcher de s'écrier Jeff lorsqu'il fut au courant de ces projets. Je suis américain, mais je considère que je suis avant tout passager du *Météore*. Aussi, et je suis persuadé que le professeur m'approuvera, je préférerais voir détruire le *Météore* et tous ses secrets, plutôt que de le voir devenir une source de dissensions et de graves complications.

Le professeur Bénac lui serra les mains.

— Merci, Jeff, de votre attachement. Pour le moment, des discussions sont en cours, et nous ne pouvons rien dire ni rien faire. Attendons avec confiance, puisque c'est finalement nous qui dirons le dernier mot. Pour le moment, je vais m'efforcer de remettre en état notre appareil de radio, car il me tarde d'entrer en communication avec mon vieil ami A-1 qui doit encore ignorer notre miraculeux retour sur la Terre.

Le Vagabundusien qu'ils avaient ramené sur la Terre avait été l'objet de la curiosité générale, et tout le monde voulait le voir et le toucher, à tel point que la police avait dû prendre des dispositions particulières pour le protéger.

Un cirque même avait proposé à Ficelle un contrat extraordinaire pour avoir l'exclusivité de le présenter comme une bête curieuse. Mais Ficelle avait rejeté cette proposition, car il s'était profondément attaché à cet être d'une autre planète et tout cela le révoltait profondément.

Les pièces nécessaires à la réparation de l'appareil de radio étaient si complexes et surtout si secrètes que Bénac et Richard, comme lors de leur dernier voyage, durent s'isoler pendant de longues journées dans le laboratoire qu'on avait mis à leur disposition pour les fabriquer eux-mêmes.

Enfin, un matin, le professeur retira ses lunettes d'écaille en poussant un profond soupir.

— Voilà, dit-il simplement. Tout est terminé, nous allons pouvoir envoyer un message à Pluton. Malheureusement, nous ne pourrons pas converser avec A-1 puisque notre communication ne lui parviendra que plus de six heures après que nous l'aurons émise.

Mais le professeur était loin de se douter des difficultés qu'allait engendrer cette communication.

En effet, dès qu'il annonça son intention de communiquer avec la planète Pluton, tous les gouvernements de la Terre prièrent leurs ambassadeurs d'être présents à cette première relation officielle avec un chef de gouvernement d'un autre monde, et Richard eut toutes les peines du monde à convaincre tous ces hauts dignitaires de rédiger une note commune au nom de la Terre.

On parvint finalement à mettre tous les diplomates d'accord, au prix de nombreuses discussions, et l'heure fut enfin fixée.

Bénac, devant une assemblée aussi nombreuse que choisie, envoya donc le salut de la Terre à Pluton, puis il s'empressa d'envoyer un message personnel.

L'attente fut longue et exaspérante. Tous les journaux étaient prêts à tirer une édition spéciale aussitôt que la voix du chef de l'État plutonien se ferait entendre.

Enfin, une lampe rouge s'alluma sur le cadran récepteur. Tout le monde se tenait silencieux, et l'émotion était générale.

— Attention, murmura Bénac, A-1 nous répond.

Il abaissa un levier, fit jouer quelques boutons et attendit. Quelques crachements retentirent dans le haut-parleur, suivis aussitôt d'un long sifflement, puis une voix au timbre métallique, que les Conquérants reconnaissaient bien, se fit entendre faiblement.

Sur un signe de Bénac, Richard amplifia l'émission.

— Allô, la Terre ? Ici Pluton. Allô ! professeur Bénac ? Ici le président A-1. Au nom du corps scientifique de Pluton, nous vous accusons réception de vos messages.

A-1 parlait parfaitement le français, qu'il avait appris lors du passage des Conquérants sur sa planète, et sa voix trahissait une gravité profonde.

Dans l'immense auditorium du *New Sun*, chacun se sentait étreint d'une émotion extraordinaire, en songeant que cette voix provenait d'un monde distant de plus de six milliards de kilomètres.

Les auditeurs respiraient à peine, les yeux fixés sur le haut-parleur, attendant la suite du message.

— C'est avec une joie extrême, poursuivait A-1, que nous avons appris votre retour sur Terre. Nous avons été très sensibles au message que nous ont envoyé par votre intermédiaire les représentants des pays qui peuplent votre monde. Nous restons convaincus que votre exemple fera comprendre à vos semblables que l'unité terrestre est indispensable à l'avenir de votre race.

Bénac était ému et, fermant les yeux, il se représentait son vieil ami, qu'il imaginait près de lui.

— Professeur Bénac, le corps scientifique de Pluton me charge de vous dire que nous serons heureux de vous recevoir de nouveau sur notre planète, vous et vos fidèles compagnons, car nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait pour nous.

La voix de A-1 reprit ensuite, après un long silence :

— Je vous demande de vouloir bien rester à l'écoute, car j'aurai probablement une communication importante à vous faire.

La voix du président de l'État plutonien s'était modifiée soudain, et lorsqu'il se tut, tous les regards se croisèrent. Cette demande de A-1 avait plongé l'auditoire dans une certaine appréhension.

Bénac se tourna au bout d'un moment vers son filleul.

— Que se passe-t-il ?

Le jeune ingénieur secoua la tête.

— Y aurait-il du nouveau sur Osiris ?

— Je ne pense pas que les Vagabundusiens fassent reparler d'eux.

— Alors ?

Toutes les suppositions furent émises, et Ficelle ne manqua pas de dire ce qu'il pensait lui aussi.

— Après tout, il est possible que les Plutoniens aient l'intention de nous rendre visite. N'ont-ils pas construit un appareil semblable au nôtre ?

Bénac secoua la tête.

— La réserve de gaz jovien que nous leur avons donnée ne serait pas suffisante pour leur permettre d'entreprendre un tel voyage.

Bon gré mal gré, il fallait attendre la suite du message pour être fixé définitivement, et c'est avec une certaine angoisse qu'ils attendirent, jusqu'au moment où la voix de A-1 résonna dans le haut-parleur.

— Professeur Bénac, c'est toujours A-1 qui vous parle. Comme je le redoutais, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Je viens d'en obtenir la confirmation de la bouche de B-26, chef du service astronomique. Depuis deux mois, nos services ont constaté un ralentissement dans la vitesse de translation de Vagabundus, que vous n'avez évidemment pu déceler. La force attractive de notre Soleil a

freiné cette planète dans sa course folle. Nous avons supposé qu'elle allait, comme les autres planètes, s'intégrer à notre système, mais Vagabundus, après s'être légèrement inclinée sur son axe, s'est mise en marche vers le Soleil et se déplace actuellement à quarante kilomètres/seconde. Cela ne nous effraye pas, car le Soleil étant plus d'un million de fois supérieur en volume à Vagabundus, celle-ci sera détruite avant de l'atteindre. Mais nos calculs nous indiquent que, compte tenu du trajet, votre planète et Vagabundus entreront en collision dans deux cent quatre-vingt-dix jours et six heures. J'ai tenu à vous en prévenir afin que vous puissiez d'ores et déjà envisager le moyen de sauver le plus de vies humaines possible. Nous ne pouvons pour l'instant vous venir en aide, de quelque façon que ce soit, mais nous allons tenter de trouver une solution à cette menace. Rappelez-vous bientôt pour nous dire ce que vous envisagez. Courage, amis terriens, courage...

Il semblait qu'un vent de panique venait de souffler sur l'assemblée, pourtant composée de personnages habitués à dissimuler leurs impressions.

La Terre était en danger. Dans deux cent quatre-vingt-dix jours, elle allait être pulvérisée par Vagabundus !

À cette terrible pensée, tous les regards se tournèrent vers le professeur Bénac qui, étrangement pâle, venait de couper le contact avec Pluton.

Un brouhaha intense régnait dans l'auditorium et Bénac eut toutes les peines du monde à rétablir le silence.

— Messieurs, cria-t-il, pour essayer de dominer le tumulte qui croissait, messieurs, je vous adjure de rester calmes et de m'écouter.

Lorsqu'il jugea qu'il pouvait parler, il commença :

— Je vous en prie, il ne sert à rien de s'affoler. Il faut à tout prix que cette nouvelle soit tenue secrète, et je vous demande à tous votre parole d'honneur de ne rien divulguer de ce que vous savez. S'il en était autrement, des désordres sans nom risqueraient de se produire sur la Terre. Et puis, ajouta-t-il avec force, qui nous prouve que A-1 ne s'est pas trompé dans ses calculs ? Qui nous dit que Vagabundus ne déviara pas encore de sa route ? Pour ma part, je reste convaincu que le sort de la Terre n'est pas encore désespéré. Aussi devons-nous penser à notre humanité qu'une telle nouvelle plongerait dans le désespoir le plus affreux.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres, et il ajouta encore :

— Il convient de considérer les choses en face. Que va-t-il se passer si cette nouvelle vient à se propager ? Le vol, le crime, le pillage régneront sur notre monde. Je ne parle pas des désordres de toutes sortes qui pourraient s'abattre sur notre humanité. Je vous le répète encore une fois, rien n'est perdu. Que Vagabundus se dirige

vers le Soleil, je veux bien l'admettre, mais nous pouvons parfaitement supposer que cet énorme projectile, influencé par les grosses planètes telles que Jupiter ou Saturne, sera dévié de sa route.

À mesure que le professeur Bénac parlait, la confiance semblait renaître dans l'esprit des délégués, et l'on sentait très nettement qu'ils ne demandaient qu'à croire ce qu'on leur disait.

Au moment où ils décidèrent de se séparer, il fut convenu que les journalistes, s'ils mentionnaient la conversation établie avec A-1, ne feraient aucune allusion à la tragique nouvelle.

James Lighton fut le premier à accepter cette discipline, bien qu'il lui en coûtât beaucoup, mais il convint qu'il n'avait pas le droit d'agir différemment.

Il eut même un mouvement d'épaules pour ajouter :

— Et puis, Bénac a raison, ils se sont certainement trompés dans leurs calculs...

VI

Les Conquérants se trouvaient réunis dans le *Météore* et discutaient entre eux de ce qu'ils venaient d'apprendre.

Ce fut Ficelle qui questionna le premier :

— Quelle est votre opinion, patron ?

Le savant se gratta le front.

— Si A-1 a pris cette grave responsabilité d'alerter la Terre par mon intermédiaire, c'est que le danger est réel et sérieux. Je connais assez, vous aussi du reste, la valeur des astronomes plutoniens pour ne pas mettre en doute la précision mathématique que nous a donnée A-1.

Gonzales fit la grimace.

— Dans ce cas, la fin du monde est inévitable.

Ce fut au tour de Richard de prendre la parole :

— Il n'y a pas que la Terre qui soit en danger.

— Que voulez-vous dire ? questionna Jeff.

— Simplement que Mercure, Vénus et Mars, qui sont nos plus proches voisines, vont être elles aussi perturbées par l'effroyable choc qui ne manquera pas de se produire. Les lois de Newton sont d'ailleurs formelles, car si dans cette collision la Terre venait à disparaître, l'équilibre des forces gravitationnelles serait bouleversé. Qu'en résultera-t-il pour ces mondes-là ? Un changement de pôles, ou une modification de rotation, ou encore un changement d'orbite ? De toute façon, le danger est aussi grave pour eux que pour nous.

Les paroles du jeune ingénieur avaient jeté un froid parmi ses compagnons, et Ficelle, pendant un moment, demeura silencieux, agitant pensivement la tête.

— Mais enfin, que diable, il y a bien une solution à ce problème ?

Bénac eut un pâle sourire.

— Nous nous trouvons en présence d'un phénomène de la nature devant lequel l'homme est impuissant.

— Là, professeur, je ne vous reconnais plus. Il me semble que nous avons eu affaire à un machin dans ce genre-là lorsque nous nous trouvions sur Vénus.

Ficelle faisait allusion à l'astéroïde Pikor, qui avait pu être détruit

avant d'entrer en contact avec la planète Vénus.

Bénac regarda son jeune ami, hocha la tête et répondit :

— N'oublie pas toutefois que si nous avons réussi, c'est parce que les Vénusiens possédaient un appareil qui, à la manière d'une taupe, nous a permis d'atteindre le centre de cet astéroïde pour y déposer le puissant explosif qui a détruit Pikor. Or, ici sur la Terre, nous ne possédons ni engin ni explosif de ce genre.

Avec un geste las, il ajouta :

— Et puis, ne va pas comparer le petit astéroïde Pikor avec la Planète Vagabonde qui a une masse énorme.

Ce fut Mabel qui posa la question que Ficelle avait déjà sur le bout des lèvres :

— Pourquoi n'irions-nous pas tout simplement sur Vénus chercher ce que nous n'avons pas ici ?

Richard l'interrompit :

— Nous y avons déjà pensé, Mabel, mais c'est impossible. Le *Météore* est pour l'instant inutilisable. Nous pouvons vous l'avouer maintenant, c'est presque un miracle que nous ayons pu revenir sur la Terre sans encombre. Notre réparation de fortune a tenu, remercions-en la Providence. Mais nous ne pouvons, pour l'instant, envisager d'entreprendre un pareil voyage. Nous manquons de pièces de rechange et il faudrait de longs mois avant que tout soit prêt.

* * *

L'intention de Bénac était d'entrer en contact radio avec Mars et Vénus, car il tenait à informer le président Kok et le président Tchimor de l'effroyable nouvelle qu'il venait d'apprendre.

Il était à peu près certain que les Martiens, grâce à leurs appareils perfectionnés, avaient dû capter le message de Pluton, et qu'à l'heure actuelle ils devaient eux aussi connaître le sort réservé à la Terre, ce qui ne manquerait pas aussi d'avoir de sérieuses répercussions sur leur propre monde.

Bénac en eut la preuve lorsqu'il entra en communication avec la planète rouge. Le président Kok ne lui cacha pas que ses craintes étaient identiques à celles de A-1. Dès qu'ils avaient capté le message plutonien, les savants martiens avaient à leur tour repéré la trajectoire de Vagabundus, et ils étaient persuadés, d'après leurs calculs, que la Terre ne pourrait éviter la collision.

Quant au président Tchimor, c'est avec gravité qu'il apprit par Bénac la terrible nouvelle, réalisant à son tour que le sort de sa planète était lié à celui de la Terre.

Mais, comme son confrère martien, il avait confiance dans le professeur Bénac dont il avait toujours admiré le génie. Il regrettait, lui aussi, de ne pas posséder d'appareil pouvant s'évader de Vénus,

car, comme on l'avait déjà fait en ce qui concernait Pikor, on aurait pu répéter l'expérience avec Vagabundus.

Bien entendu, Bénac avait préféré tenir secrètes ces communications avec Mars et Vénus. Mais des questions se posaient à sa conscience :

Fallait-il se résigner à rendre la nouvelle publique ? Fallait-il franchement avouer aux Terriens le sort terrible qui les attendait ?

Il comprenait maintenant que le moment était venu de prendre une décision, mais il sentait qu'il n'aurait jamais le courage d'annoncer l'affreuse vérité.

Certes, le seul moyen aurait été de pulvériser Vagabundus avant que cette planète entrât en contact avec la Terre, mais les moyens manquaient, et ils n'auraient jamais le temps de se rendre sur Vénus.

Construire des *Météore* en série pour permettre aux Terriens d'émigrer sur une autre planète ? Ce problème présentait des difficultés insurmontables, et n'était même pas à envisager.

Qu'il le voulût ou non, la seule solution était d'avoir une perforeuse et un explosif puissant. Toutes les pensées du professeur tournaient autour de cette idée, car le salut ne pouvait provenir que de la réalisation de ce plan.

* * *

Lorsque Richard vint retrouver Bénac, de bon matin, il trouva son parrain assis devant sa table de travail, en train d'étaler de multiples formules sur des feuilles blanches.

La fatigue se lisait sur les traits du professeur qui, en voyant entrer Richard, se leva lentement, reposa son crayon sur le bureau et versa du café très fort dans deux tasses. Les deux hommes burent sans dire une parole, puis Bénac se décida :

— Je veux tenter l'impossible. Il ne sera pas dit que nous aurons attendu avec fatalisme le moment de la catastrophe. Plus que jamais, nous devons agir.

— Comment cela ?

— Nos amis américains sont, heureusement pour nous, les mieux équipés industriellement. Si je pouvais parvenir à me souvenir du fonctionnement de la perforeuse vénusienne, je suis persuadé qu'en travaillant d'arrache-pied nous pourrions en fabriquer une.

— Fabriquer une perforeuse ? Ici, sur la Terre ?

— Laisse-moi continuer. L'engin auquel je pense serait évidemment plus petit que ceux que nous avons connus, mais il serait suffisant pour atteindre le centre de Vagabundus.

— Mais, mon cher parrain, nous ne connaissons ni l'alliage des métaux entrant dans sa fabrication ni le système d'engrenage des hélices, des pales et des ailerons. C'est pourtant là que réside le secret

de la perforeuse.

Bénac désigna d'un geste sa table de travail.

— Regarde, et dis-moi ce que tu en penses.

Le jeune ingénieur, pendant plus d'une heure, se pencha sur les travaux effectués et dut reconnaître que le professeur avait résolu le problème dans ses lignes principales.

— Tu as raison, ce n'est qu'un à-peu-près... Il nous faut des indications plus précises.

— Et l'explosif, y avez-vous songé ?

— Oui, j'ai eu un moment l'absurde idée de demander au gouvernement des États-Unis de nous fournir quelques bombes H, puis j'ai pensé que la masse de Vagabundus est trop importante pour être complètement disloquée par ces bombes à hydrogène.

— Il ne nous reste dans ce cas qu'un seul moyen.

— Lequel ?

— Croyez-vous que le président Tchimor refuserait de nous donner la formule de l'explosif atomique qu'ils ont à leur disposition ? Croyez-vous également qu'il refuserait de nous conseiller pour construire la perforeuse ? Mon cher parrain, j'estime que nous devons faire taire notre orgueil de Terriens et nous adresser aux Vénusiens.

Une flamme venait soudain de s'allumer dans le regard du professeur Bénac, qui inclina la tête.

— Tu as raison. Mais surtout, que personne ne sache rien encore. Toutes nos communications avec la planète Vénus devront être tenues secrètes. Pour rien au monde, je ne voudrais que cet extraordinaire explosif soit connu des Terriens. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Il fut donc décidé que tout se passerait à bord du *Météore* et lorsque les contacts radios furent repris avec la planète Vénus, le président Tchimor approuva l'idée de Bénac sans la moindre restriction.

Dès lors, toutes les indications précises allaient être données à Bénac pour la réalisation de la perforeuse et de l'explosif atomique capable de pulvériser la Planète Vagabonde avant qu'elle n'atteigne la Terre.

* * *

Pendant ce temps, Jeff et Ficelle avaient rejoint le Vagabundusien Mnoka qui, depuis quelques jours, manifestait des signes visibles de lassitude.

— Pas étonnant, disait Ficelle, il fait la noce sans arrêt. C'est vrai que ça doit le changer de son patelin d'origine, et je suis prêt à parier qu'il se trouve mieux ici que sur Vagabundus.

James Lighton, qui ne perdait jamais le sens des affaires, avait eu une idée sensationnelle, celle de publier l'histoire de la planète

Vagabundus depuis son origine.

Mnoka allait être chargé de ce travail.

Mais ce mirifique projet ne devait pourtant pas voir le jour, car l'état de Mnoka s'aggravait sensiblement, et les sommités médicales appelées à son chevet se perdaient en conjectures sur le mal qui le terrassait.

Le malheureux, au bout de quelques jours, était devenu méconnaissable et d'une pâleur cadavérique. Quelques analyses effectuées indiquèrent que les globules blancs avaient tendance à augmenter dans la composition de son sang.

Fallait-il en accuser l'air, le climat, ou les nouvelles conditions de vie imposées à cet être que la nature avait malgré tout créé pour vivre dans des conditions différentes de celles des Terriens ?

En effet, les Vagabundusiens, depuis des milliers et des milliers de siècles, n'avaient jamais bénéficié des bienfaisants rayons solaires, et leur organisme s'était adapté à une lumière et une chaleur qu'ils fabriquaient artificiellement.

Or, depuis son arrivée sur la Terre, Mnoka, et pour cause, avait dû se plier à la façon de vivre des Terriens.

L'infortuné dépérissait lentement, et malgré tout ce que la science médicale pouvait tenter, il était maintenant admis que rien ne pourrait le sauver.

Et c'est ainsi que, quelques jours plus tard, Mnoka rendit son âme à son Dieu, plongeant les Conquéranrs dans une tristesse infinie.

VII

Le professeur Bénac, depuis qu'il avait entrepris la construction de la perforeuse et la réalisation du super-explosif qui lui était nécessaire, ne doutait pas du résultat final.

Avec Richard, il s'était mis à la tâche avec une ardeur juvénile. Une chose, pourtant, inquiétait le savant : les moyens de mener sa tâche à bien. Il s'en ouvrit à Jeff le quel, par l'intermédiaire de James Lighton, se chargea d'obtenir une entrevue particulière avec le ministère de la Défense nationale américaine pour lui demander de mettre à sa disposition les usines, les matériaux et le personnel nécessaires.

Dès qu'il fut mis au courant de la gravité de la situation et des moyens que comptaient employer Bénac et ses compagnons pour essayer de conjurer le terrible sort auquel la Terre était vouée, le ministre n'hésita pas une seconde. En un temps record, il put annoncer que le gouvernement, après une séance privée, s'en remettait à Bénac et qu'il serait immédiatement obéi.

Gonzales avait pourtant l'air soucieux.

— Je pense aux conséquences incalculables que va provoquer cette fabrication. C'est une arme terrible que nous allons créer, et je me méfie des fuites possibles.

Mais Richard le calma d'un geste.

— Rassurez-vous, Gonzales, nous y avons pensé, et le meilleur espion du monde en sera pour ses frais. Nous avons fait part de nos appréhensions au gouverneur de l'État vénusien qui nous a répondu que le plus curieux des Terriens ne pourrait rien savoir. En un mot, le professeur Bénac est actuellement le seul à connaître les formules secrètes concernant l'alliage des métaux et la fabrication de l'explosif. Et je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela signifie. Pour ma part, je me trouve dans le même cas que vous, à savoir que j'ignore tout.

* * *

C'est à Pittsburgh, en Pennsylvanie, qu'une usine avait été affectée aux Conquérants. Le professeur Bénac s'y trouvait en permanence, et son bureau était jalousement gardé, au point que seul Richard avait

l'autorisation d'y pénétrer.

Le travail s'effectuait de jour et de nuit, car il convenait de gagner le plus de temps possible.

Quelques modifications importantes devaient d'ailleurs être apportées à l'engin interplanétaire, car la perforeuse en cours de fabrication devait être transportée accrochée à la paroi extérieure de l'appareil.

Trois mois environ étaient nécessaires aux Conquérants de l'Univers pour être en mesure de tenter la grande aventure. Il fallait évidemment faire la part des retards possibles et indépendants de leur volonté, mais Bénac se déclarait optimiste et poursuivait allégrement ses travaux.

Les modifications effectuées sur le *Météore* et le fait que Bénac se trouvait à Pittsburgh eurent inévitablement une répercussion sur la curiosité publique.

Mais James Lighton avait été chargé par le gouvernement de publier des articles donnant une explication plausible aux nouveaux travaux accomplis par le savant. Toutefois, des fuites ne tardèrent pas à se produire et, bientôt, des rumeurs circulèrent de bouche en bouche, laissant entendre qu'un péril menaçait l'humanité.

Les esprits surchauffés allaient jusqu'à prétendre qu'il fallait s'attendre à une invasion des Plutoniens ; d'autres, les plus exaltés, affirmaient, le plus sérieusement du monde, que les Martiens et les Vénusiens désiraient prendre possession de la Terre et qu'ils allaient s'y livrer un combat sans merci.

Un appel au calme fut immédiatement lancé par tous les gouvernements, mais, en vertu du principe qu'il n'y a jamais de fumée sans feu, et qu'un démenti gouvernemental confirme toujours la crainte populaire, un vent de panique commença à souffler sur les cinq continents.

Déjà, les cours de la Bourse de New York, et par voie de conséquence ceux de toute la Terre, avaient fléchi, et des désastres financiers étaient à redouter un peu partout. Les relations internationales commençaient à se tendre, chaque pays donnant son appréciation et tenant à faire admettre son point de vue.

Et puis, ce fut comme un véritable coup de théâtre.

L'Observatoire du Pic du Midi, en France, annonça qu'une masse inconnue se dirigeait vers la Terre à la vitesse de soixante kilomètres/seconde, et pria tous les observatoires du monde d'observer ce phénomène dont il donnait la position dans le ciel.

On s'arracha les journaux, et des coups de téléphone innombrables assaillirent les centres d'astronomie, demandant des précisions, exigeant des renseignements plus complets.

Toutes les langues se délièrent d'un coup, et une peur panique

s'empara de toute la population de la Terre.

À Pittsburgh, l'effervescence était encore plus grande que partout ailleurs, les services d'ordre de l'usine étaient débordés, et les ouvriers refusèrent bientôt de travailler tant qu'ils n'auraient pas eu des explications claires et nettes. L'un de leurs délégués demanda brusquement :

— Professeur, nous ne voulons pas de boniments, car nous croyons avoir compris vos véritables intentions. Peu vous importe notre sort, puisque, avec votre appareil, vous allez nous quitter, vous et vos compagnons, nous abandonnant à notre destin, sans rien tenter pour nous sauver. Mais cela ne se passera pas ainsi ! Nous n'admettons pas une telle lâcheté de votre part !

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car Jeff, d'un bond, s'était précipité sur lui, et d'un formidable coup de poing, l'avait étendu K.O. sur le plancher.

Il fallut que Richard s'interposât pour arrêter Jeff, devenu furieux. L'indignation était aussi dans le cœur de Bénac, mais il se répétait qu'il devait penser à la majorité de braves gens qui avaient, plus que les autres, le droit d'être non seulement renseignés, mais encore rassurés sur le terrible sort qui les attendait.

Dans la cour de l'usine, la foule avait fendu le barrage, et des clameurs innombrables s'élevaient sous les fenêtres, tandis que certains excités tendaient un poing rageur en vociférant des menaces et des injures. La tension montait.

Bénac, alors, n'hésita pas et, sans se soucier des suites possibles, il s'élança vers le balcon, et d'un geste réclama le silence.

S'emparant du micro que lui tendait Lighton, il prit rapidement la parole :

— Mes amis, je vous demande de m'écouter avec calme et sang-froid. Je n'ai pas l'intention de vous leurrer, bien au contraire, mais je n'ai pas non plus l'intention de vous affoler. Le danger qui nous menace est réel, et nous sommes quelques-uns à le connaître depuis déjà quatre mois. C'est moi-même qui ai demandé qu'on fasse le silence sur la terrible catastrophe qui nous menace.

Le tumulte s'était un peu apaisé, mais Bénac dut encore exhorter ses auditeurs à un peu plus de calme pour pouvoir continuer. Quelques exaltés hurlaient dans la cour, insinuant que les paroles du professeur n'avaient qu'un seul but : les tromper une fois encore.

Et c'est alors que Bénac allait reprendre sa harangue qu'une pierre bien dirigée l'atteignit en plein front. Chancelant, il s'agrippa au balcon, essuyant du revers de sa main le sang qui commençait à couler le long de ses joues pâlies.

Jeff, Ficelle, Richard et Gonzales s'étaient précipités, mais Bénac se retourna brusquement, et pour la première fois repoussa ses

compagnons d'un geste énergique.

— Laissez-moi faire. Ne vous mêlez pas de ça !

Dans la foule, deux clans s'étaient formés, et c'étaient maintenant les plus raisonnables, et par conséquent les plus courageux, qui réclamaient la suite des explications promises par Bénac.

Maîtrisant sa douleur, le savant poursuivit :

— Vous voulez savoir la vérité ? Elle est toute simple et je vais vous la livrer toute nue. La planète Vagabundus, déviée de sa route, se dirige vers notre Terre à la vitesse de soixante kilomètres/seconde. Dans cinq mois environ, le choc entre ces deux planètes sera inévitable. Mais rien n'est perdu encore et je suis en mesure de pouvoir vous rassurer. Tout d'abord, apprenez que grâce à nos amis vénusiens, nous fabriquons un engin qui nous permettra de sauver notre humanité. Les Vénusiens n'ont pas hésité à me confier leurs plus grands secrets. Nous avons encore trois semaines de travail à effectuer. Et maintenant, je voudrais m'adresser particulièrement aux ouvriers de cette usine pour leur dire que j'ai besoin de leur compréhension et de tous leurs efforts. Dans trois semaines environ, nous prendrons le départ, emportant accroché au *Météore* l'engin que nous construisons ici. Il s'agit d'une perforeuse dont vous connaissez, grâce à Jeff Dickson, l'extraordinaire utilité. Nous irons déposer au centre de Vagabundus un explosif dont la puissance dépasse l'imagination. C'est tout. C'est la seule chance que nous ayons de sauver notre monde !

Un silence général avait accueilli ces paroles, et l'on sentait nettement que la foule subissait l'ascendant du professeur Bénac.

— Il nous faut, reprit-il, des ouvriers courageux et décidés pour terminer les travaux en cours. Que ceux qui ont peur s'en aillent ; à partir de maintenant, ne seront acceptés dans l'usine que ceux qui ont confiance en ma parole et qui voudront être les partisans d'une victoire définitive contre la nature aveugle !

La foule sembla médusée un moment, puis, d'un seul coup, un enthousiasme délirant s'empara d'elle, et une formidable ovation monta à l'adresse de Bénac.

Pour lui... c'était déjà une victoire !

* * *

Une vague d'optimisme venait de déferler sur la Terre entière, et le monde anxieux suivait d'heure en heure les progrès réalisés dans l'usine de Pittsburgh.

Le jour où Richard annonça que le *Météore* était réparé et pouvait reprendre son voyage, la confiance s'accrut encore.

De leur côté, aussi, les Conquérants avaient repris confiance et ne doutaient plus du succès de l'entreprise qu'ils préparaient. Le calme de Bénac, surtout, impressionnait les journalistes avides d'informations

qui venaient l'assaillir à tout moment, car chacun aurait voulu être le premier à annoncer la nouvelle.

À toutes leurs questions, Bénac répondait invariablement :

— Rien n'est encore décidé, car je dois tout d'abord m'entendre avec Kok, Tchimor et A-1. La destruction de la Planète Vagabonde ne doit pas être effectuée à la légère, et nous devons choisir le point le plus propice, c'est-à-dire le moins dangereux pour les planètes avoisinantes, qui pourraient subir l'attraction de ce globe errant. C'est tout, messieurs, vous serez tenus au courant de la suite des opérations.

* * *

Les jours, les semaines coulèrent... James Lighton avait tenu à prendre un dernier contact avec les astronautes avant leur départ, et il avait prié Jeff de rédiger ses impressions personnelles sur cette audacieuse entreprise dont dépendait le sort de l'humanité.

L'article de Jeff fut rapidement composé, et Lighton se frotta les mains.

— O.K. ! dit-il, ça va faire une première page sensationnelle. Tant pis pour les deux condamnés à mort de Sing-Sing qui viennent de s'évader. D'ailleurs, ça n'intéresse personne !

Gonzales avait absolument tenu à reprendre sa place dans le *Météore* ; car il était complètement guéri, mais ce fait faillit, toutefois, provoquer quelques incidents.

En effet, l'appareil récepteur que possédait Gonzales ne devait, suivant les volontés du professeur Bénac, être confié à aucun gouvernement. Il estimait que seul le *New Sun* était qualifié pour en être le dépositaire, en vertu du contrat qui le liait au grand journal américain.

Une seule condition fut demandée, c'est qu'une commission internationale contrôlerait les nouvelles reçues, afin qu'elles fussent relatées sans aucune modification. On redoutait, en effet, que Lighton ne mette à profit ses avantages personnels pour essayer d'agréments à sa fantaisie les messages reçus, et les présenter ainsi, à ses lecteurs, sous un angle plus commercial.

Et c'était, en fait, une bien sage précaution.

VIII

Le *Météore* s'étant arraché à l'attraction terrestre, poursuivait sa course dans l'espace.

Toutes les pensées des astronautes étaient concentrées sur le résultat final, et ils ne se dissimulaient pas les difficultés énormes qu'ils allaient rencontrer dans cette périlleuse entreprise.

En effet, la grande inconnue de cette aventure résidait dans la perforeuse. Se trouverait-elle capable de les transporter au centre de Vagabundus ? À cause du feu central, l'expérience qu'ils avaient faite sur la Terre ne s'était pas effectuée à plus de cent kilomètres de profondeur. Certes, ce ne serait pas le cas sur Vagabundus (car il y avait de grandes chances pour n'y trouver aucune fusion interne), mais les astronautes s'étaient souvent posé la question. Toutefois, l'optimisme régnait en maître et le plus heureux de tous était Gonzales, qui, ayant retrouvé ses habitudes avec un plaisir aisément compréhensible, secondait Richard dans la conduite de l'appareil.

— Combien de temps va durer notre voyage ? demanda-t-il.

L'ingénieur, qui avait déjà minutieusement mis au point l'itinéraire du *Météore*, répondit sans hésiter :

— Lorsque A-1 nous a envoyé son S.O.S., Vagabundus se trouvait à environ dix milliards de kilomètres. Or, comme il y a de cela cent soixante-dix jours, et compte tenu de son accélération progressive, cette planète se trouvait, au moment de notre départ, à quatre milliards cent vingt millions de kilomètres de la Terre.

— Jolie distance, dit Jeff en continuant à prendre des notes.

— Oui, mais si nous tenons compte de la vitesse de Vagabundus et de la nôtre, nous n'avons que trois milliards six cents millions de kilomètres à parcourir pour la rencontrer. Par conséquent, nous devons y aborder dans quatorze jours environ.

— Si j'ai bonne mémoire, ajouta Ficelle qui ne ratait jamais une occasion de montrer ses compétences astronomiques, cela se situe entre l'orbite d'Uranus et celle de Neptune.

— Dix sur dix, s'écria Jeff en envoyant une solide bourrade sur les omoplates du mécano.

— Bénissons le ciel, sourit Richard, qu'aucune de ces deux

planètes ne se trouve actuellement à proximité de la trajectoire de Vagabundus ; nous allons nous trouver dans un champ propice où aucune perturbation importante ne sera à craindre, fort heureusement.

Mabel s'était avancée vers ses compagnons et leur annonça gentiment qu'il était temps de s'organiser à bord.

— Quant à moi, dit-elle, je vais sans tarder reprendre mes fonctions de cordon bleu et préparer notre premier repas.

— Vous aurez deux couverts à ajouter, mignonne !

D'un même mouvement, les six astronautes s'étaient retournés et, médusés, avaient levé la tête vers le petit escalier métallique d'où provenait cette injonction.

Sur la plate-forme qui donnait accès au premier étage du *Météore*, deux hommes se tenaient immobiles, les regardant froidement.

L'un était un grand gaillard très brun, de carrure athlétique, dont le visage dur et sans expression demeurerait tout de même assez agréable. Vêtu d'un complet défraîchi, il donnait l'impression de quelqu'un qui a fait un long voyage et qui se trouve mal à l'aise dans des vêtements trop étriqués pour sa taille.

Quant à son compagnon, il était beaucoup plus petit que lui. Une large balafre coupait sa joue gauche et un rictus de mauvais augure torturait sans arrêt ses lèvres minces et décolorées.

Il braquait sur les astronautes une mitrailleuse et attendait les ordres de son compagnon, son chef visiblement, lequel descendit sans se presser l'échelle de fer.

— Excusez-moi, professeur Bénac, de la liberté que nous avons prise en nous installant dans votre appareil.

— Ah ! ça, messieurs, coupa Bénac, que signifie...

— Pour l'instant, c'est moi qui parle ! trancha l'homme.

Jeff s'avança en serrant les poings.

— Mais qui êtes-vous ?

Il n'eut pas le temps de poursuivre. Un formidable coup de poing l'atteignit au visage et le projeta sur le plancher.

— Vous, le journaliste, un peu de calme, c'est moi, maintenant, qui commande ici. Alors, attention aux autres !

L'homme à la mitrailleuse ne cessait de tenir le petit groupe en joue, mais l'autre l'arrêta d'un geste.

— Je suis certain que nous allons nous entendre. Calme-toi, « Balafre » !

Les astronautes se regardaient sans dire un mot. Malheureusement, ils ne pouvaient rien faire sous la menace de cette arme.

— Je suis Jim Norton, poursuivit l'inconnu, et mon compagnon est le « Balafre ». Évadés de Sing-Sing, nous n'avons rien trouvé de mieux que de nous réfugier dans votre engin. Il faut vous dire que nous

n'avions aucune envie de passer sur la chaise électrique. Est-ce clair ?

Il eut un sourire vague, hocha la tête et poursuivit :

— Que voulez-vous, j'ai l'épiderme très sensible, et j'ai une aversion irraisonnée pour ces trucs-là !

— Mais... est-ce que vous vous rendez compte de ce que vous faites ? envoya Bénac, les poings serrés.

— Bien sûr, un petit voyage avec vous.

— Nous serons obligés de revenir sur la Terre. Et ce jour-là, vous...

— Il n'en est pas question, trancha Norton. Ce serait trop bête, vous en convenez.

— Mais alors ?

— Nous avons choisi Jupiter. C'est sur cette planète que vous nous déposerez.

— Jupiter ? Mais ce n'est pas notre route.

— Je m'en moque ! J'ai dit Jupiter !

Jim Norton prit un temps, alluma une cigarette, et, toujours aussi calme, s'assit sur un siège et allongea ses longues jambes, cependant que son regard se posait sur Bénac.

— Toutes les polices de la Terre sont à nos trousses, et je ne tiens pas à me rendre chez vos amis Martiens ou Vénusiens. Voyez-vous, je suis un sentimental et j'aime trop la nature. Où serions-nous mieux que sur Jupiter, puisqu'il n'y a pas encore un seul policeman en uniforme ? C'est en me souvenant de vos aventures sur cette planète que j'ai eu cette idée. Vous voyez, messieurs, que je ne suis pas très exigeant.

— Que ferez-vous là-bas, seuls au milieu de pithécantropes ? demanda Richard froidement. C'est de la folie.

Jim Norton eut un rire cruel.

— N'ayez aucun souci. D'ailleurs, pendant trois ou quatre mois, nous ne serons pas seuls, puisque vous resterez avec nous pour nous aider, disons... dans nos débuts difficiles.

— Trois ou quatre mois, vous perdez la raison ?

— Non, j'ai tout calculé. Au bout de ce laps de temps, vous ne pourrez plus rien pour sauver la Terre. Cela aussi fait partie de mon plan.

— Mais trois milliards de nos semblables vont périr si nous n'allons pas sur Vagabundus

Sans se départir de son calme, le gangster laissa tomber :

— Et après ? Est-ce que l'humanité se soucie de moi ?

Bénac était devenu livide.

— Vous êtes un monstre. Ainsi, vous sacrifieriez délibérément des innocents ?

— Votre opinion m'importe peu, professeur. Mais assez causé.

Il s'était levé alors que Ficelle déjà, s'était avancé vers lui.

— Discutons un peu, proposa Ficelle. Supposez que nous refusions de vous obéir. Que se passera-t-il ? Vous vous croyez peut-être capable de diriger le *Météore* sans nous ?

Jim Norton fit quelques pas vers Ficelle. Un sourire dédaigneux au coin des lèvres, il le regarda bien en face.

— J'y ai songé, mon garçon. Le professeur Bénac et l'ingénieur Beaumond resteront ici avec moi. Quant à vous quatre, vous serez enfermés dans les étages supérieurs, sous la surveillance du « Balafré ». Je tiens à vous prévenir qu'il ne plaisante pas avec les consignes qu'on lui donne. Ensuite, s'il prenait fantaisie à ces messieurs d'enfreindre mes ordres, je me verrais au regret de vous supprimer tous. Est-ce bien compris ?

Le « Balafré » n'avait pas bougé de place, sa mitraillette braquée, et prêt à tirer au moindre mouvement suspect.

Jim Norton tourna la tête vers lui et lui fit signe de descendre.

— Fouille-les !

S'emparant de l'arme de son compagnon, il attendit que celui-ci eût terminé. Lorsque vint le tour de Mabel, le « Balafré » eut un rire sourd et une lueur égrillarde s'alluma dans ses yeux.

— Dois-je également fouiller la poupée ?

Déjà, les mains de l'homme frôlaient le corsage de Mabel qui, instinctivement, recula d'un pas vers son mari.

— Arrête, ordonna Jim.

Celui-ci s'avança vers la jeune femme et, fort adroitement, se rendit compte qu'elle ne possédait aucune arme.

Toutefois, le pistolet atomique que Jeff avait conservé sur lui l'intrigua particulièrement et il préféra s'en emparer.

Ennemi des complications, le professeur Bénac avait aménagé le *Météore* de la façon la plus pratique. Toutes les armoires, tous les coffres, toutes les portes possédaient une fermeture identique et une seule clef, dont chaque passager possédait un exemplaire, suffisait. Une fois en possession des six clefs, Jim s'adressa au « Balafré » :

— Je vais rester ici avec le professeur et son aide. Emmène les autres dans le dortoir. Quant à Mme Beaumond, je la prierai de bien vouloir s'occuper de notre alimentation. N'oublie surtout pas d'apporter la literie nécessaire pour nous quatre. Je prendrai ce soir la première garde, et nous nous relaierons jusqu'à notre arrivée sur Jupiter. Objection ?

Il eut un sourire, cependant que le « Balafré », sous la menace de son arme, obligeait les quatre astronautes à monter au premier étage.

— À propos, Jupiter se trouve-t-il très loin de l'endroit où nous sommes ? demanda Norton, tout à coup.

Richard inclina la tête.

— Très loin, en effet.

— Combien de temps comptez-vous mettre pour y arriver ?

Le professeur allait répondre, mais Richard lui coupa la parole :

— Dix-huit à vingt jours environ.

Le fait que Richard s'empressait de répondre à la place du professeur n'échappa pas à Jim Norton.

— Tant que ça ? s'étonna-t-il. Je crois pourtant me souvenir que vous n'avez mis que vingt-huit jours pour revenir de Pluton.

Se plantant devant le savant, il le saisit par les revers de son veston.

— Je vous conseille de ne pas vous tromper. Est-ce exact ?

Bénac, sans se départir de son calme, répondit :

— Richard a raison, et je dois vous signaler que notre passage auprès du Soleil va considérablement ralentir notre vitesse. Le temps qu'il vous a indiqué est donc exact.

Bénac avait prononcé ces paroles d'un ton grave et posé, mais il se demandait intérieurement pour quelle raison son filleul avait indiqué un temps aussi long.

Il savait parfaitement qu'à l'allure de trois mille kilomètres/seconde, le *Météore* arriverait sur Jupiter au bout de quatre jours et quelques heures.

Il ne chercha pas, pour l'instant, à approfondir ce mystère, car il lui tardait de couper court à cette conversation.

D'ailleurs, le « Balafré » revenait en faisant tinter dans sa main les six clefs qu'il enfouit dans sa poche.

— Ça y est, dit-il, maintenant, je ne pense pas qu'ils puissent nous fausser compagnie.

Il eut l'air de réfléchir, puis, après avoir craché le bout de cigarette qui pendait au coin de sa lèvre, objecta :

— Si des fois ils s'amusaient à aller ailleurs que sur Jupiter, comment le saurions-nous ? Il n'y a pas beaucoup de poteaux indicateurs, dans le secteur, Jim.

La remarque du « Balafré » était frappée au coin du bon sens, et Jim en resta songeur.

— Tu as raison, mais je ne les crois pas assez fous pour nous tromper à ce point-là. D'ailleurs, nos quatre otages sont nos meilleures garanties, n'est-ce pas, messieurs ?

Richard ne prit même pas la peine de répondre, se contentant d'observer les deux hommes, cependant que Bénac s'était assis tranquillement au poste de pilotage.

Il était visible, Richard s'en rendait parfaitement compte, que les deux bandits se méfiaient et qu'un doute s'était glissé dans leur esprit.

Richard prit place aux côtés de son parrain et, tout naturellement, déclara :

— Il est temps que nous poussions la vitesse au maximum. Pression sur carré 10.

Sous les yeux intéressés du professeur, il manipula les délicats appareils qu'il avait auprès de lui, et Bénac lut sur les cadrans que la vitesse du *Météore* diminuait lentement pour se stabiliser à six cents kilomètres/seconde au lieu de trois mille.

Bénac comprit alors que l'intention de son filleul était de gagner du temps, car leur sécurité était plus grande à l'intérieur du *Météore* que sur Jupiter, où tout resterait à redouter, aussitôt que les bandits auraient obtenu ce qu'ils désiraient.

* * *

Ficelle, aussitôt que la porte du dortoir se fut refermée, se mit à vociférer :

— Nous voilà frais, maintenant, il ne manquait plus que ça ! (Puis, tapant du pied, il ajouta :) Mais comment diable ont-ils pu s'introduire dans le *Météore* ? Ah ! parlez-moi de la police américaine. Ces gaillards-là sont tout juste bons à nous en mettre plein la vue au cinéma.

Jeff eut un mouvement d'humeur.

— La plus grande faute nous incombe. Nous avons été un peu trop négligents.

— Oui, il y a du vrai dans ce que vous dites, mais il y avait des gardiens, non ?

Il ne servait à rien de comprendre comment les gangsters s'y étaient pris pour pénétrer dans le *Météore*. Le grand problème était de savoir si, arrivés sur Jupiter, ils les laisseraient repartir pour Vagabundus ou s'ils les obligeraient vraiment à demeurer sur Jupiter.

— Ne nous affolons pas, intervint Gonzales. Attendons de nous trouver sur Jupiter, et nous verrons à trouver un moyen de nous débarrasser de ces messieurs.

— C'est tout de suite qu'il faut agir.

— Que pouvons-nous faire ? Ils sont armés et nous sommes à leur merci.

Les heures passèrent lentement. Mabel, sous la surveillance du « Balafré », dut préparer le repas du soir et apporter leur ration aux deux savants.

Vers 22 h (heure terrestre), ils décidèrent de se coucher, cependant que le *Météore* fonçait droit devant lui, isolé dans l'espace, car le poste de radio ayant été neutralisé, tout contact avec la Terre demeurerait impossible à établir.

IX

Une nouvelle journée, aussi angoissante que la précédente, allait commencer, et Ficelle, qui tournait en rond comme un lion en cage, ne cessait de grommeler :

— Comme des rats ! Nous sommes faits comme des rats...

— Du calme, conseilla Gonzales.

— Malheur de malheur, nous avons maté la révolte martienne, l'invasion vagabundusienne, rétabli l'ordre sur Neptune, Uranus, éduqué des pithécantropes, sauvé Vénus, préservé la race mercurienne et la race saturnienne, et nous ne sommes pas capables de trouver un moyen de nous débarrasser de deux gangsters à la noix. C'est à croire que nous vieillissons...

Puis, jetant un coup d'œil sur l'armoire renfermant les armes et les munitions, il ajouta :

— Allez donc enfoncer cette porte. Même un chalumeau n'y ferait pas un trou d'épingle.

Et puis il se redressa d'un bond.

— Triple idiot que je suis ! Écoutez tous.

Baissant la voix, il fit signe à ses amis de se rapprocher tandis qu'il poursuivait :

— Je suis impardonnable de ne pas y avoir pensé plus tôt. Lors de notre bagarre sur Vagabundus, j'ai perdu, vous vous en souvenez, la clef que m'avait confiée le patron.

— Et alors ?

— Pendant notre voyage de retour, je me suis amusé à en confectionner une autre. Puis, en fouillant dernièrement dans le *Météore*, j'ai retrouvé cette fameuse clef que je croyais avoir perdue.

— Dans ce cas, il y en aurait une en supplément, dit Mabel.

— Oui, sept au lieu de six.

— Où l'avez-vous fourrée ? demanda Jeff.

Ficelle se gratta la tête, les sourcils froncés, faisant un visible effort de mémoire.

— Ficelle, dit doucement Mabel, ne vous affolez pas. Est-ce au professeur que vous l'avez donnée ?

— Non.

— À Richard ?

— Non... non... Ça y est, j'y suis. Je l'ai enfermée dans une petite boîte qui se trouve dans un des tiroirs de la table de travail de Richard.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, oui, je m'en souviens parfaitement.

Un espoir immense venait soudain de naître dans le cœur des quatre compagnons.

Il restait toutefois à trouver le moyen de déjouer la surveillance des deux gangsters et d'aviser Richard que la précieuse clef se trouvait à portée de sa main.

Mabel, après avoir réfléchi, proposa :

— Je suis la seule à pouvoir sortir d'ici aux heures des repas. Avec un peu de chance, je puis faire parvenir un mot à Richard.

— Parfait, dit Jeff. Mais faites bien attention, la moindre erreur risque de vous coûter cher.

— Ne vous inquiétez pas, je serai prudente.

Mabel griffonna hâtivement sur un bout de papier quelques mots à l'adresse de son mari, mais au moment où elle allait le dissimuler, le « Balafré » fit irruption dans la pièce.

Pendant qu'il inspectait l'étroit local du regard, Mabel en profita pour dissimuler le message. Il était temps, car l'homme s'avançait vers elle.

Le cœur de la jeune femme battit à tout rompre, mais le « Balafré » se contenta de jeter un coup d'œil sur la montre-bracelet qu'il avait, au cours de la fouille, « empruntée » à Gonzales.

— Mignonne, commença-t-il, il est temps de s'occuper de la tambouille. L'altitude me donne de l'appétit.

Sans répondre, Mabel écarta doucement le canon de la mitrailleuse braqué sur elle et se dirigea vers la cuisine, suivie par l'homme qui lui emboîta le pas après avoir soigneusement verrouillé la porte du dortoir.

Dès qu'ils se trouvèrent seuls, le « Balafré » demanda :

— Quel est le menu pour aujourd'hui, poupée ?

— Je vous prie d'être plus respectueux, mon garçon.

Le bandit eut un rire épais.

— Ça va, pas de manières. Tu seras moins fière lorsque nous serons sur Jupiter, je te le promets.

Mabel préféra ne pas répliquer et commença à s'affairer devant le petit four électrique, tandis que l'homme s'approchait d'elle et lui passait tranquillement un bras autour de la taille.

Mais Mabel se dégagea et gifla le malotru qui marqua un temps d'hésitation.

— Tu as tort, grogna-t-il. Après tout, il se pourrait bien que le chef

décide que tu finisses tes jours avec nous sur Jupiter.

Mabel avait pâli. Le bandit en profita pour tenter de mettre à profit l'espèce de terreur qui s'était emparée d'elle, mais elle se dégagea brusquement et sortit sur la plate-forme dominant la salle de pilotage.

— Richard ! appela-t-elle.

Celui-ci comprit immédiatement, fit un mouvement pour se précipiter, mais Jim Norton l'arrêta.

— Que se passe-t-il, madame Beaumont ? Est-ce à cause du « Balafré » ?

Comme Mabel ne répondait pas, Jim grimpa les échelons et, empoignant son complice par les épaules, le poussa contre la cloison métallique.

— Laisse-la tranquille. Si tu recommences une seule fois, tu auras affaire à moi. Je ne veux pas de ça, compris ?

Le « Balafré » ne répondit pas, mais une flamme de colère s'alluma dans son regard.

— Changement de programme, décida Norton, brusquement. C'est toi qui, désormais, surveilleras ces messieurs. Je m'occuperai des autres.

* * *

Restait maintenant le plus difficile à accomplir, c'est-à-dire que Mabel devait remettre à son mari le petit billet qu'elle avait écrit. L'opération s'avérait très difficile, car la surveillance des deux hommes ne se relâchait pas ; la moindre imprudence pouvait avoir les plus graves conséquences.

Mais il n'y avait plus à hésiter si l'on voulait tenter au plus tôt cette chance inespérée.

Après différentes tentatives, Mabel réussit à glisser dans la main de son mari la petite boule de papier, tout en s'affairant autour des plats qu'elle avait disposés sur un plateau.

Le visage de l'ingénieur ne laissa rien paraître. Il comprenait fort bien de quoi il s'agissait, mais il devait attendre que le repas fût terminé pour prendre connaissance du message de Mabel.

Le repas achevé, il mit donc à profit une discussion entre les deux gangsters pour lire le papier. Il préféra toutefois ne pas mettre son parrain au courant de ce fait nouveau, car il valait mieux faire confiance à ses compagnons et laisser le brave professeur dans l'ignorance des événements qui allaient se produire.

Il lui fut facile de trouver la fameuse clef dans le tiroir de son bureau, et lorsque Mabel, quelques heures plus tard, revint pour apporter le repas du soir, il se tint prêt à lui remettre la clef sans attirer l'attention sur lui.

Le « Balafré » était occupé à vider une bouteille et Jim s'apprêtait à déguster l'excellent menu que Mabel, pour la circonstance, avait particulièrement soigné.

D'un simple clin d'œil, il fit comprendre à sa jeune femme qu'il avait réussi et parvint à lui glisser la clef dans la main.

Mabel poussa un discret soupir de soulagement et attendit la fin du repas pour remporter le plateau, mais elle fit un faux mouvement. Instinctivement, elle ouvrit la main pour rattraper une assiette et laissa tomber la clef sur le tapis caoutchouté de la salle de pilotage.

Cette stupide maladresse faillit la faire crier de rage. Dans l'impossibilité où elle se trouvait de revenir sur ses pas et de se baisser (car Jim, qui l'accompagnait, n'aurait pas manqué de deviner le complot ourdi par les astronautes), elle dut se résigner à monter l'échelle de fer et pénétrer dans le dortoir où elle éclata en sanglots.

— Que se passe-t-il ?

En quelques mots, elle mit ses compagnons au courant de l'échec total de sa tentative. Elle était tellement désespérée que les trois hommes s'empressèrent autour d'elle pour la consoler, mais ils se demandaient anxieusement ce qui allait se produire si Jim et le « Balafré » s'apercevaient qu'il existait une septième clef.

Quant à Richard, il avait serré les mâchoires en constatant la maladresse de sa femme. Tout naturellement, il se leva et posa un pied sur la clef, avec la ferme intention de la récupérer dès que le « Balafré » relâcherait sa surveillance.

Mais on aurait dit que ce dernier prenait un malin plaisir à le surveiller plus que d'habitude, et cela se concevait du fait que Richard n'avait aucune raison à demeurer immobile au milieu de la salle de pilotage.

Un silence à peu près total régnait dans l'habitacle, entrecoupé par instants par le martèlement des doigts secs du « Balafré » sur le bord de la table.

Richard ne pouvait rester indéfiniment immobile. Il allumait une cigarette pour se donner une contenance lorsque la voix du professeur le ramena à la réalité.

— Veux-tu me passer mes lunettes, Richard ? Elles sont sur ton bureau.

À contrecœur, l'ingénieur se résigna à quitter sa place. Jim entra à ce moment-là et passa près de la clef sans y prêter attention, puis, tout d'un coup, il eut un violent sursaut, se baissa, et quand il se redressa son visage avait pris une expression mauvaise.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Brandissant la clef sous le nez de l'ingénieur, il ajouta, menaçant :

— Il y avait donc une septième clef ?

Bénac s'était levé, et venait de s'interposer entre les deux hommes.

— Voyons, que se passe-t-il ? De quelle clef parlez-vous ?

— De celle-ci. Elle n'est pas tombée du ciel, je suppose.

— J'en suis le premier étonné, avoua Bénac, sincèrement.

— Jusqu'à maintenant, professeur, j'avais confiance en vous, mais ça ne va plus du tout. Non, ça ne va plus !

Se plantant devant Richard, il allait donner libre cours à sa fureur, mais il se ravisa :

— Non, murmura-t-il, j'ai trop besoin de vous.

Sans se retourner, il cria à l'adresse du « Balafré » :

— Va m'en chercher un là-haut, n'importe lequel. Dépêche-toi !

Sans demander d'explications, la brute obéit, et quelques instants plus tard il revenait, en poussant Ficelle devant lui, le canon de son arme dans les reins.

— Monsieur désire me voir ? gouailla le mécano.

Ce qui se passa ensuite fut si rapide que Ficelle ne put esquiver le coup que lui porta le « Balafré ». Avec la crosse de son arme, celui-ci venait d'assener un grand coup sur le crâne de l'infortuné garçon qui sentit ses genoux se dérober sous lui. Mais, l'instinct de conservation reprenant le dessus, il tenta de se redresser et de faire face à son adversaire.

Il n'en eut pas le temps, car le « Balafré » lui martelait le visage à grands coups de poings capables d'assommer un bœuf.

Richard, ne pouvant supporter ce spectacle, se rua sur le « Balafré » qu'il envoya les quatre fers en l'air, mais un coup de feu claqua, sec, et la balle frôla l'ingénieur qui, insouciant du danger, se précipita de nouveau vers le « Balafré ».

Jim avait bondi à son tour, assenant un coup de crosse sur la nuque de Richard qui, perdant connaissance, s'écroula auprès de Ficelle.

— Ça suffit, ordonna Jim. Je pense que l'exemple sera salutaire.

Et, tandis que Bénac tentait de faire reprendre connaissance à son filleul, le « Balafré » s'empara de Ficelle comme d'un pantin désarticulé et le jeta au milieu de ses compagnons d'infortune.

Depuis la veille, et malgré l'affectueuse sympathie qu'il trouvait auprès de ses amis, Ficelle ne décollerait pas.

— Si encore j'avais eu une chance de pouvoir me défendre... Dans une bagarre, on en prend et on en donne, et tant mieux pour celui qui en donne le plus. Ah ! le « Balafre », si un jour je le tiens dans un coin, il fera bien de numérotter ses abattis !

Mabel était désespérée.

— Et dire que tout cela est ma faute. Pardonnez-moi, mes amis.

— Ne dites pas de bêtises, Mabel. Cela aurait pu arriver à n'importe lequel d'entre nous.

Gonzales intervint :

— Ne vous en faites pas, nous trouverons bien un moyen de leur faire payer ça très cher. Je crois même avoir une idée.

— Pas possible ! Peut-on savoir ?

Gonzales prit un temps, puis commença à voix basse :

— Il n'est pas question de nous débarrasser de nos deux geôliers par la force ; donc, nous devons avoir recours à la ruse. S'il est vrai qu'il faut toujours diviser pour régner, nous devons, à notre tour, n'attaquer qu'un seul adversaire à la fois.

— Dépêchez-vous, je meurs d'impatience.

— Voici. Nous devons tabler sur l'ignorance absolue de Jim et du « Balafre » au sujet de la conduite du *Météore*. Ils savent, d'après les récits de notre ami Jeff, que le *Météore* se dirige dans l'espace grâce à son enveloppe irradiée par les rayons solaires. Ils ont certainement appris que nous naviguons vers un point convenu grâce à des caches qui se trouvent sur la paroi extérieure de l'appareil, ce qui nous permet de ne pas être attirés invinciblement par le Soleil.

— Oui, certainement, ils le savent, et alors ?

— Eh bien, si Richard déclarait tout à coup que la perforeuse accrochée à nos flancs gêne considérablement un de nos caches et qu'il est à craindre que nous soyons privés de direction, je ne crois pas que Jim puisse trouver une objection quelconque à ce que nous tentions une réparation urgente à l'extérieur de l'appareil.

Ficelle avait bondi.

— Bravo, Gonzales, dix sur dix. Je devine la suite. Un de nous ira soi-disant effectuer cette réparation. Par méfiance, toujours, un de nos anges gardiens, certainement le « Balafré », le suivra. À ce moment, il n'y aura plus qu'à l'envoyer faire un tour dans l'espace.

— Je vois que vous avez compris.

Jeff se proposa pour cette mission, mais Gonzales fit la grimace.

— Il y a de fortes chances pour que Jim se méfie de vous, tandis que Ficelle ou moi-même sommes tout naturellement désignés pour une telle entreprise.

— Mais comment prévenir Richard ? demanda Ficelle.

— L'histoire du petit papier a réussi une fois, murmura Gonzales, ne tentons pas le diable.

Ce fut au tour de Jeff de faire une proposition :

— Le *Météore* possède dans tous ses compartiments un appareil téléphonique relié au poste de pilotage. Nous avons d'ailleurs le nôtre prêt à fonctionner ici.

— Vous voulez téléphoner ? s'étonna Mabel.

— Mais non, Jim prendrait la communication, comme il l'a fait à chaque fois que nous avons voulu demander quelque chose. Il faudrait donc, Mabel, que vous puissiez faire comprendre à votre mari que nous voulons lui parler secrètement. Il serait indispensable que Richard, dont l'appareil se trouve sur sa table de travail, se débrouille pour soulever imperceptiblement son écouteur, comme ceci.

Tout en parlant, et joignant le geste à la parole, il posa son poing sur la table, près du combiné et souleva l'écouteur de son pouce détendu.

Puis il reprit :

— Nous tiendrons le nôtre prêt à fonctionner, et, en morse, nous mettrons Richard au courant de notre plan. Je sais que c'est ardu et délicat, mais je ne vois pas comment agir différemment.

* * *

L'idée était bonne et elle fut acceptée.

Pendant le repas de midi, Mabel fit comprendre à son mari qu'elle avait quelque chose à lui communiquer, mais elle dut attendre la fin du repas, au moment où Jim servait le « Balafré », pour lui indiquer de quelle façon il devrait soulever l'écouteur.

Mabel s'empressa ensuite de rejoindre ses compagnons, et ils attendirent le signal indiquant que l'ingénieur serait à l'écoute.

Celui-ci ne se pressa pas trop, malgré l'impatience qui le consumait. Il attendait simplement le moment propice.

Tournant le dos à Jim, il sembla s'absorber dans des calculs compliqués. Enfin, il réussit à soulever l'écouteur et il se rendit compte qu'il était en communication avec l'étage supérieur en

percevant trois coups faibles, auxquels il s'empressa de répondre à l'aide de son crayon.

Jim et le « Balafré » parlaient dans un coin de la salle, et ils ne s'aperçurent de rien, tellement ils étaient loin de se douter que Richard traduisait un message à quelques pas d'eux, message dans lequel il était fortement question de supprimer l'un d'eux.

Gonzales acheva son exposé, et Richard, le plus discrètement possible, lui confirma son accord en décidant qu'il donnerait lui-même le signal.

Mais Bénac, qui attendait avec impatience les calculs qu'il avait demandés à son filleul, ne fut pas long à s'apercevoir de l'étrange manège auquel se livrait ce dernier.

Le regard que lui lança Richard dès la fin de la communication lui fit comprendre que quelque chose de nouveau avait été décidé en parfait accord avec les autres membres de l'équipage.

Alors, un léger sourire erra sur ses lèvres, puis, après avoir hoché pensivement la tête, il se remit placidement à ses travaux.

* * *

On sentait très nettement que Norton, qui avait besoin des services des deux navigateurs, cherchait à adoucir la situation.

L'occasion se présenta pour lui avant le repas du soir. Il s'avança, une bouteille de whisky à la main, et disposa trois verres sur la table métallique.

— Puisque nous devons vivre pas mal de temps ensemble, autant essayer de nous supporter le mieux possible.

Bénac secoua la tête.

— Vous n'allez tout de même pas nous demander d'approuver votre façon d'agir ? Vous paraissez volontiers oublier notre mission. Mais que vous importe, n'est-ce pas ?

Jim avala d'un trait son verre et se versa une nouvelle rasade avant de répondre :

— Je sais que le sort de la Terre ne dépend plus que de moi. Mais je sais aussi que vous n'hésiteriez pas à me livrer si vous le pouviez. Il y a quelques années, j'aurais agi différemment, croyez-le bien.

Il allait continuer, mais après un visible effort sur lui-même, il secoua ses larges épaules et préféra diriger la conversation sur le sujet qui lui tenait à cœur.

— La vitesse du *Météore* est-elle toujours constante ?

— Toujours, répondit Richard qui se tenait sur ses gardes. Nous arriverons sur Jupiter dans les délais prévus.

Il était visible que cette claustration énervait considérablement Jim, mais si le « Balafré » était le type parfait de la brute sanguinaire, Jim, en revanche, se présentait comme un être intelligent, dévoyé

certaines, mais chez qui l'éducation ne faisait pas défaut.

Bénac, qui n'avait pas cessé de l'observer, n'arrivait pas à comprendre le comportement exact de cet homme dont les manières le déroutaient. Il était indéniable que Jim n'était pas un alcoolique, et pourtant, depuis leur départ de la Terre, il lui arrivait de boire, coup sur coup, plusieurs verres de whisky.

D'autre part, ses accès subits de colère étaient en contradiction, d'après Bénac, avec le tempérament calme et pondéré qu'il croyait deviner en lui. D'ailleurs, l'aversion qu'il éprouvait à l'égard du « Balafré » le fortifiait dans son idée que Jim devait être un désaxé et que l'affolement qui s'était emparé de lui lui faisait commettre, peut-être contre son gré, les pires extrémités.

Richard sut mettre à profit cette détente pour se montrer plus liant à l'égard de Jim, et le repas du soir, toujours servi par Mabel, fut plus animé que de coutume. Jim permit même à la jeune femme, pour la première fois, de boire une tasse de café avec eux.

Le professeur, d'ailleurs, prenait un réel plaisir à donner un véritable cours d'astronomie que Jim suivait avec attention.

À certaines remarques faites par Jim, Richard et son parrain s'aperçurent même qu'il avait des connaissances très approfondies sur la navigation aérienne, ce qui les incita à lui demander s'il avait son brevet de pilote.

Cette question parut étonner Jim qui répliqua ironiquement :

— Je pensais que vous connaissiez mon curriculum vitae, car tous les journaux américains ne se sont pas fait prier pour le publier, aussitôt après mon évasion.

— Nous l'ignorions, avoua Bénac.

— Oui, j'ai été chef pilote, autrefois, sur un bombardier à réaction.

Puis, comme Richard allait poser une nouvelle question, Jim coupa :

— N'insistez pas. Ma vie privée ne concerne que moi.

* * *

Il était temps, maintenant, pour Richard d'organiser sa petite mise en scène, et il attendit que tout le monde fût endormi pour en commencer l'exécution. Tout d'abord, vers deux heures du matin, il parut préoccupé par le maniement des multiples appareils composant le tableau du bord. Ensuite, il alla vers Bénac et, à voix basse, intentionnellement, lui glissa quelques mots à l'oreille, ce qui eut automatiquement pour effet de faire bondir le « Balafré ».

— Hé ! Qu'est-ce que vous vous racontez, tous les deux ?

Bénac eut l'air excédé et, d'un signe de tête, pria son filleul de donner les explications réclamées. Le savant se doutait bien que ce réveil intempestif faisait partie d'un plan soigneusement élaboré, mais

il tenait à savoir de quoi il s'agissait.

Richard haussa les épaules.

— Je n'y comprends rien, reconnut-il, mais il y a quelque chose qui ne va pas. Tout d'abord, la vitesse s'est considérablement accrue, et malgré mes efforts l'appareil semble dévier de sa route.

— Cela devient grave, sursauta Bénac. Ah ! mon Dieu !

Jim, éveillé par le bruit de la conversation, s'était approché et le « Balafré » le mit rapidement au courant.

— Une panne ? demanda-t-il.

— Si ce n'était que cela...

— De quoi s'agit-il ?

Richard fit mine de ne pas vouloir répondre, mais Jim, dans une explosion de colère, exigea la vérité.

— Nous sommes attirés par le Soleil.

— Comment cela ?

— Un cache doit être coincé par la perforeuse.

— Il y a quelque chose à faire ?

— Une réparation immédiate, si nous ne voulons pas courir à une mort certaine.

L'inquiétude se dissipa dans le regard de Jim lorsque Bénac lui eut expliqué qu'il était possible de sortir de l'appareil, munis de scaphandres, pour réparer l'avarie.

Mais il tiqua, toutefois, en apprenant que Richard et son parrain devraient demeurer auprès des appareils de bord, et que Gonzales ou Ficelle étaient tout désignés pour accomplir cette réparation malgré tout assez délicate. Comme il n'y avait rien à faire contre cette décision, Jim s'inclina, mais sa méfiance, toujours en éveil, l'incitait à se tenir sur ses gardes. Et si cela faisait partie d'un piège ?

D'ailleurs, il ne tarda pas à déclarer :

— C'est entendu. Que vos amis se tiennent prêts. Le « Balafré » les accompagnera.

Richard se garda bien de laisser paraître ses sentiments, feignant, au contraire, une certaine contrariété.

— Soit, dit-il, mais il faudra qu'il apprenne à se servir d'un de nos scaphandres.

Le « Balafré » avait sursauté.

— Quoi ? s'écria-t-il à l'adresse de Norton. Vous voulez que j'aille avec eux ? Est-ce vraiment indispensable ?

— Je me méfie de leurs idées. Tu feras ce que je te dis de faire.

— Mais je n'ai aucun entraînement à ce genre de choses, moi ; et puis, je...

— Tout se passera très bien si vous suivez nos indications, coupa Richard avec une pointe d'exaspération qu'il sut mettre en évidence. Vous aurez simplement l'impression que vous êtes immobile dans

l'espace. Quant à tomber, si l'on peut employer ce terme, vous ne risquez rien, car votre corps reposera sur l'appareil de la même façon que si vous vous trouviez sur la Terre, grâce aux semelles aimantées du scaphandre. D'ailleurs, si mes camarades vont faire cette réparation, c'est qu'il n'y a aucun danger.

Un peu rassuré par les paroles de l'ingénieur, le « Balafré » alla quérir Ficelle et Gonzales et les trois hommes s'équipèrent rapidement.

Les scaphandres comportaient un poste émetteur et récepteur à l'intérieur du casque, ce qui ne manqua pas, encore, de rassurer le « Balafré ».

Les trois hommes passèrent ensuite dans la chambre de décompression, puis ouvrirent le sas.

Ils durent alors emprunter une échelle métallique pour grimper le long de la paroi du *Météore*.

Personne, évidemment, n'avait soufflé mot au « Balafré » du danger qu'il y avait à perdre contact avec les parois du *Météore*. Il fallait, en effet, soigneusement éviter de faire un mouvement brusque, car si l'adhérence venait pour un motif quelconque à être rompue, on risquait de ne plus pouvoir atteindre le *Météore* et d'être précipité dans le vide.

Ficelle et Gonzales s'étaient accroupis tout près de la perforeuse et ils avaient l'air de s'affairer à un travail quelconque. Le « Balafré » leur passait les outils qu'ils réclamaient, et, à sa grande surprise, il s'étonnait toujours, lorsqu'un des deux hommes lâchait un outil, de ne pas le voir « retomber », mais, au contraire, flotter dans le vide où il donnait l'impression de demeurer immobile.

Le spectacle était impressionnant, avec ces myriades d'étoiles qui semblaient accrochées comme des diamants sur une tenture uniformément noire. Pourtant, de l'autre côté, le Soleil, notre Soleil, brillait comme un énorme joyau !

Mais le « Balafré » ne pensait pas à s'extasier sur ce magnifique spectacle, car il était trop préoccupé à surveiller les deux hommes. En fait, il n'était pas particulièrement rassuré, et il lui tardait de se retrouver à l'intérieur du *Météore*, malgré le pistolet qu'il tenait toujours dans sa main.

— Croyez-vous pouvoir arriver à réparer ? s'informa-t-il au bout d'un instant.

Ficelle répliqua, avec un rien d'énervement :

— On est là pour ça. Vous êtes pressé ?

Insensiblement, Gonzales avait contourné le « Balafré » et les deux amis encadraient maintenant le gangster qui, occupé à tendre les outils à Ficelle, ne se rendit pas compte du manège.

Ficelle lui demanda alors de lui faire passer un nouvel outil et c'est alors que le « Balafré » se tournait que Gonzales, d'un violent coup de

clef anglaise, le frappa au poignet, le forçant ainsi à lâcher son arme, tandis que Ficelle, d'une brutale poussée, le faisait basculer dans le vide.

L'agression avait été si rapide que le « Balafré » n'avait pu esquisser le moindre geste de défense.

Il se trouvait maintenant suspendu à environ deux mètres de l'appareil et faisait des efforts désespérés et inutiles pour rejoindre le *Météore*.

— Salauds ! hurlait-il, salauds... Au secours...

— Tu peux crier tant que tu voudras dans ton micro, précisa Gonzales, qui s'était emparé de l'arme, le poste ne fonctionne pas dans la salle de pilotage.

— Je vous en supplie... s'époumonait le bandit, ne me laissez pas comme ça !

Ficelle s'était redressé à son tour, et comme s'il s'était agi d'une chose toute simple, se contenta de dire :

— Eh bien, ça en fera toujours un de moins. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas lui avoir cassé la figure avant.

Puis il s'adressa à Gonzales, et, négligeant le fait que ses paroles étaient entendues par le « Balafré », poursuivit :

— Allons, Gonzales, inutile de le faire souffrir, donnez-lui le coup de grâce.

Mais le Chilien, après avoir vérifié le chargeur du pistolet, secoua la tête et répondit :

— Il ne reste plus que trois balles, nous en aurons peut-être besoin pour nous débarrasser de Jim. Il vaut mieux les économiser pour l'instant. Je suis navré, mais...

Les deux hommes se regardèrent. On les sentait un peu gênés par la manière brutale qu'ils avaient dû employer pour se débarrasser de leur ennemi. Mais ils n'avaient pas eu le choix, et, comme ils ne pouvaient pas s'éterniser au-dehors, ils se dirigèrent vers l'échelle qui allait les conduire à l'intérieur, cependant que le « Balafré » hurlait dans son micro, les adjurant d'avoir pitié de lui, sanglotant, même, en demandant qu'on lui laissât la vie.

Mais Ficelle et Gonzales n'avaient pas le droit de revenir sur leur décision, et ils refermèrent sur eux la trappe blindée, cependant que le « Balafré » tournoyait, prisonnier du vide et de l'espace.

Ses mouvements désordonnés ne faisaient que l'éloigner petit à petit du *Météore* qui, pour l'instant, continuait à l'entraîner dans sa course.

— Au secours ! gémissait-il, pitié, pitié, ne me laissez pas comme ça ! Pitié...

Et son corps n'arrêtait pas de tournoyer dans le vide...

À l'intérieur du *Météore*, Richard paraissait soucieux.

— La réparation doit être longue, dit-il, car je ne vois aucune explication à notre marche désordonnée.

Cette inquiétude ne tarda pas à gagner Jim.

— C'est si grave que ça ? demanda-t-il.

Richard accusa de la tête.

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il faudrait que je monte vérifier le gyroscope.

Jim calcula que, pour se rendre au gyroscope, Richard n'avait pas besoin d'être gardé personnellement.

— C'est bon, allez-y, décida-t-il, mais faites vite. Je reste avec le professeur.

Sa figure s'était durcie, tout à coup, laissant clairement entendre qu'il ne verrait aucun inconvénient à se servir de Bénac comme d'un otage.

Richard comprit qu'ils étaient en train de jouer leur dernière carte. Au moment où il atteignait la plate-forme du premier étage, la porte s'ouvrit, et Ficelle et Gonzales, débarrassés de leurs scaphandres, firent irruption.

— Haut les mains ! cria Gonzales.

Surpris, et ne comprenant rien à ce revirement inattendu, Jim eut un moment d'hésitation, mais, se ressaisissant, dirigea le canon de la mitrailleuse que lui avait laissée le « Balafré » vers les trois hommes.

— Couchez-vous ! hurla Richard.

Une rafale les frôla, et les balles crépitèrent contre les parois métalliques de la plate-forme.

Gonzales avait tiré deux fois. Jim bondit sur Bénac pour s'en servir comme d'un bouclier, mais la troisième balle de Gonzales ne lui en laissa pas le temps.

Un cri de douleur lui échappa. Se raidissant contre la souffrance, il maintint le professeur devant lui et recula pour se mettre à l'abri.

— Ah ! vous croyez avoir gagné la partie, hurla-t-il, hors de lui, nous allons bien voir. Mourir pour mourir, je ne partirai pas seul.

Il ponctua ces paroles par une nouvelle rafale de mitrailleuse qui,

par bonheur, n'atteignit pas son but.

La situation devenait critique pour les astronautes, car il ne restait plus de balles dans le pistolet de Gonzales, alors que le bandit était dangereusement armé. Il était à craindre que Jim, poussé à bout, n'accomplît un acte irréparable en détruisant les minutieux appareils de pilotage qu'il avait maintenant devant lui.

— J'ai mon compte, cria-t-il, je le sais, mais je vous aurai, je vous aurai...

Sa voix faiblissait ; il était certain qu'il avait dû être sérieusement atteint.

— Jim, écoutez-moi, demanda Richard.

— Je n'ai rien à écouter...

— Si nous avions voulu vous tuer, nous l'aurions fait. À quoi cela vous servira-t-il de tout détruire ? Vous êtes blessé, mais nous sommes là pour vous soigner. Croyez-vous que nous sommes insensibles à la souffrance des autres ? Vous commettriez là une grave erreur. Jim, jetez votre arme, il y va de votre intérêt. Chaque seconde qui passe aggrave votre état. Nous n'avons pas une minute à perdre pour vous soigner. Vous craignez peut-être que nous vous livrions à la police à notre retour ? Nous pouvons faire un marché. Rendez-vous et je vous donne ma parole que nous oublierons tout.

Richard parlait lentement, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre persuasive. Comme Jim ne répondait pas, il poursuivit :

— Je ne puis croire que vous ayez perdu toute conscience, et tout instinct d'humanité. Ce n'est pas pour nous que je parle, car la mort ne nous effraie pas. C'est pour tous les humains qui vivent sur la Terre et qui doivent être en ce moment désespérés. Jim, vous avez peut-être un père et une mère, pensez à eux. Je ne veux pas me résoudre à supposer que vous êtes insensible à ce point. Il est temps encore, Jim...

Tout en parlant, et malgré les conseils de ses amis, Richard, après avoir quitté la plate-forme, avait descendu un à un les échelons de fer, et seul, sans arme, il se tenait maintenant à quelques pas du bandit qui le tenait en joue avec son arme, serrant toujours Bénac contre lui.

Jim eut un profond soupir, relâcha son étreinte, puis abaissa lentement sa mitraillette, et, regardant l'ingénieur droit dans les yeux :

— Je crois que vous avez raison, dit-il faiblement. (Puis, après un violent effort qui lui fit serrer les lèvres :) Vous êtes vraiment courageux...

Il ne put en dire davantage, car il venait de s'écrouler sur le tapis caoutchouté.

Instantanément, les astronautes se précipitèrent vers lui, et, après l'avoir rapidement examiné, Bénac hocha la tête.

— Il a une balle dans le ventre. C'est grave. Je vais l'opérer sans

attendre.

Mais il devint étrangement pâle et saisit le bras de Ficelle.

— Et les clefs des armoires ?

— Nom d'une pipe, le « Balafré » les a sur lui.

C'était exact. Le « Balafré », fidèle aux consignes qu'il avait reçues, avait toujours gardé sur lui les clefs des armoires et des divers compartiments du *Météore*.

Il était inutile de songer à les récupérer, car il n'existait plus aucun moyen de le rattraper !

Il fallait pourtant prendre une décision si l'on voulait conserver une faible chance de sauver Jim Norton.

Mabel aurait été bien utile à Bénac, dans une telle conjoncture, mais il n'était pas question de faire appel à elle ni à Jeff, puisqu'ils se trouvaient enfermés dans le dortoir.

Gonzales s'empressa toutefois de les mettre au courant par le téléphone du bord et les pria de patienter en raison de l'état de Jim qui nécessitait pour l'instant toute leur attention. On s'efforcerait de trouver, par la suite, un moyen de les délivrer de leur prison d'acier.

Jim, allongé sur le matelas pneumatique qu'il s'était réservé depuis son intrusion dans le *Météore*, gémissait doucement, et son pouls inquiétait le professeur qui, brusquant les choses, décida :

— Je vais l'opérer, de toute façon.

— Vous n'y pensez pas, monsieur Bénac, s'écria Ficelle, nous n'avons rien à notre disposition pour tenter un truc aussi compliqué.

Déjà, Bénac prenait ses dispositions.

— Procurez-moi une paire de ciseaux, un canif le plus tranchant possible, une paire de pincettes fines, une grosse aiguille et vingt centimètres de fil d'acier très mince. La cuisine est, Dieu soit loué, le seul endroit qui ne soit pas sous clef, je crois que vous y trouverez tous ces instruments. Stérilisez tout ça avec de l'alcool et faites-moi des charpies avec tout le linge que vous découvrirez. N'oubliez pas de l'eau chaude et une cuvette pour le sang.

Quelques instants plus tard, Bénac était prêt.

Jim était maintenu par des sangles, et tandis que le professeur commençait son intervention délicate, de grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Ficelle, étrangement pâle, ne trouvait rien à dire ; mais il évitait de regarder ce que faisait le professeur. Pourtant, au bout d'un moment, il souffla :

— Hé ! monsieur Bénac, il s'est évanoui.

— Ça vaut sans doute mieux pour lui.

Après avoir extrait la balle et recousu la plaie, Bénac se passa la main sur le front.

— Ouf ! soupira-t-il en retirant ses gants de caoutchouc, il nous faut, maintenant, de toute urgence, trouver le moyen d'accéder à notre

pharmacie, car ce que je viens de faire est provisoire et une infection est toujours à redouter.

Ficelle se versa un verre de whisky qu'il absorba d'un trait, chose inhabituelle chez lui, et reconnut :

— Bon Dieu ! Vous êtes vraiment... le « patron », monsieur Bénac !

XII

Depuis déjà deux jours, le *Météore*, après avoir repris la direction de Vagabundus, filait à toute allure dans l'immensité sidérale.

Les communications avec la Terre avaient été rétablies, et Bénac avait préféré annoncer qu'une simple panne les avait immobilisés dans l'espace, mais qu'ils reprenaient avec confiance leur route vers la planète Vagabundus qu'ils comptaient atteindre dans un délai d'environ seize jours.

Sur Terre, évidemment, l'absence de nouvelles avait créé une psychose de crainte et de désespoir, et le désordre commençait à régner un peu partout, mais à l'annonce faite par le professeur Bénac, une joie immense s'était emparée de tous, d'autant plus que Jeff avait promis, à la fin du message, de tenir ses compatriotes au courant de tout ce qui se passerait.

Ficelle avait été chargé de fabriquer une nouvelle clef et, aidé de Gonzales, il avait dû travailler pendant tout un jour pour arriver, à force de patience et d'essais infructueux, à fabriquer le sésame indispensable à la libération de Mabel et de Jeff.

Enfermés dans le dortoir, ils avaient dû prendre leur mal en patience et ils se jetèrent avec la joie que l'on devine dans les bras de leurs amis.

Quant au professeur, il s'affairait sans cesse auprès de son malade et c'est tout heureux qu'il déclara, le soir du troisième jour, alors que tout le monde s'appêtait à prendre un peu de repos :

— Avec une carcasse comme celle de Jim, il n'y a plus de soucis à se faire.

Mais Bénac se félicitait d'avoir pu utiliser les médicaments plutoniens, dont la pharmacie du bord était abondamment garnie, et dont les vertus antiseptiques et cicatrisantes faisaient merveille.

— Je rends surtout hommage, avoua Norton, à votre dextérité. On voit que vous avez l'habitude de la chirurgie.

— Oh ! non. C'est la première fois, reconnut Bénac, que je pratique une opération aussi délicate et dans de telles conditions.

— Et vous n'avez pas hésité ?

Bénac regarda Jim dans les yeux.

— Je n'hésite jamais lorsqu'il s'agit de sauver une vie humaine.

Jim se contenta de soupirer profondément. Il réalisait maintenant qu'il côtoyait des êtres exceptionnels, et il bénissait intérieurement le hasard qui lui avait permis de se trouver en leur compagnie.

De jour en jour, sa guérison s'affirmait et il pouvait maintenant se lever et prendre ses repas à la même table que les astronautes, qui ne se gênaient pas pour envisager devant lui l'avenir, et établir leur plan de destruction de Vagabundus.

Richard, tout en discutant avec ses compagnons, ne cessait, comme il l'avait fait au début, de surveiller Jim dont il étudiait les réactions et le comportement.

Il était persuadé que leur compagnon inattendu n'avait pas toujours été le gangster qu'ils croyaient. Il y avait un secret dans la vie de cet homme, mais il convenait de ménager sa susceptibilité si l'on voulait connaître exactement les motifs qui le poussaient à porter une telle haine à l'humanité.

* * *

Il ne restait plus que trois jours de route pour arriver sur Vagabundus et chacun commençait à s'apprêter.

Ce soir-là, Richard avait prié son parrain d'aller se reposer, car il se chargeait de la conduite du *Météore*.

Mabel avait tenu à rester auprès de son mari, et les époux étaient demeurés un long moment ensemble. Puis, comme Mabel paraissait fatiguée, Richard avait insisté pour qu'elle allât se coucher à son tour.

Et c'est alors qu'il reprenait le contrôle des appareils que Jim fit son entrée dans la salle de pilotage.

— Excusez-moi, monsieur Beaumont, mais j'avais oublié mes cigarettes, dit-il.

— Elles sont là.

Jim s'empara de son paquet, tendit une cigarette à Richard, lui donna du feu, puis eut l'air d'hésiter avant de s'en aller.

Richard sentit nettement que Norton voulait lui parler, aussi y alla-t-il brusquement :

— Vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi. Videz votre sac une bonne fois pour toutes.

— Croyez-vous que ce soit indispensable ?

— Je le crois, surtout si vous tenez à gagner notre confiance.

Jim, qui venait de s'asseoir, se prit la tête entre les mains, puis il poussa un soupir.

— Jim, insista Richard, débarrassez-vous de ce poids qui vous oppresse.

— Oui, je crois que vous avez raison.

Il y eut encore un instant de silence, puis Jim Norton releva les

yeux sur l'ingénieur.

— Mon enfance a été heureuse, mon père et ma mère m'adoraient, et je le leur rendais bien. Ils se sont saignés à blanc pour me payer mes études, car je suis ingénieur, moi aussi. Là-dessus, la guerre est arrivée. Chef pilote à bord d'un bombardier, j'ai fait mon devoir comme tout le monde. Revenu indemne, j'envisageais un avenir merveilleux. Entre-temps, je m'étais marié, avec la plus charmante des femmes, du moins j'en étais convaincu. Notre petit atelier de constructions mécaniques que j'avais confié pendant mon absence à un vieil ami de mon père marchait très bien.

Il eut un mouvement d'épaules.

— Lorsque j'arrivai à Boston, ce fut simplement le vieil ami de mon père qui vint m'attendre à la gare. J'en fus surpris, évidemment, et là, le brave homme me demanda d'avoir du courage. Quelle terrible phrase ! J'appris coup sur coup la mort de mes parents, tués quelque temps auparavant dans un accident d'automobile. Et puis...

Il vida son verre d'un coup avant de reprendre :

— Et puis, j'appris qu'Esther, ma femme, était partie quelques semaines auparavant avec son amant, son amant qui nous avait ruinés, car j'appris le montant des dettes dont j'étais responsable. Je vous fais grâce de tout ce que j'éprouvai alors. J'ai vendu mon commerce pour une bouchée de pain, et je me suis retrouvé, seul, sans argent. En un mot, après avoir risqué ma peau pour la défense de l'humanité, je me trouvais dans la rue comme le dernier des clochards. Cela dura deux ans. Puis, un beau jour, à la terrasse d'un café, j'ai reconnu Esther, qui personnifiait la cause de tous mes malheurs. Je l'ai suivie jusqu'à son appartement. Elle m'a reconnu quand je suis entré et si elle avait eu seulement une parole de regret, rien ne se serait passé. Mais cette femme que j'avais connue douce et effacée, était devenue orgueilleuse et arrogante. Je l'ai saisie à la gorge, et j'ai serré fort... très fort...

Une sueur froide inondait le visage de Jim qui paraissait à bout de force.

— Je n'ai pas cherché à fuir, ajouta-t-il dans un souffle, je suis descendu de l'appartement et j'ai été me livrer. Faute d'argent, j'ai été mal défendu et on m'a condamné à la chaise électrique. Voilà tout mon secret. À Sing-Sing, où j'étais détenu, j'ai fait la connaissance de mauvais garnements qui se sont pris de sympathie pour moi. Ils me plaignaient et me répétaient sans cesse que je n'avais qu'à me venger. Peu à peu, j'en ai voulu à mes juges qui n'avaient pas su comprendre mon cas, puis à tout le monde en général. Et puis... mais vous connaissez la suite...

Richard hocha la tête.

— Je vous comprends parfaitement, Jim, mais vous n'avez pas le droit de rendre l'humanité responsable de l'erreur de quelques-uns.

— Voilà des années que je vis hors de cette humanité qui, après s'être servie de moi, m'a rejeté sans pitié.

— Il faut oublier tout cela, Jim. Pour ma part, je trouve à votre cas beaucoup de circonstances atténuantes.

Jim s'était redressé.

— Vous le pensez vraiment ?

— Je le pense.

— C'est chic, ce que vous dites là, mais...

L'ingénieur lui tendit la main, spontanément.

— Jim, voulez-vous être mon ami ?

Une larme perla à la paupière de Jim Norton.

* * *

Vingt-quatre heures les séparaient à peine de Vagabundus, et tout le monde était anxieux, car bientôt allait se jouer le sort de la Terre.

L'œil collé au télescope, Bénac observait la planète. Il se releva pour déclarer :

— Nous allons trouver du changement, car la surface de ce globe est, à l'heure actuelle, semblable à celle de Pluton. Blocs de méthane, froid absolu, rien n'y manque. Nous aurons donc besoin de nos scaphandres.

La vitesse du *Météore* ne tarda pas à être réduite, car Bénac avait d'autres observations à effectuer.

Après le renversement de l'appareil, dû à son entrée dans la zone d'attraction de Vagabundus, les astronautes se tinrent prêts.

Enfin, le *Météore* se posa et nos amis s'empressèrent de sortir, munis de leurs vêtements protecteurs.

Le plus délicat était de dégager la perforeuse, toujours accrochée aux flancs de l'engin spatial, mais Bénac avait imaginé un système inédit de décrochage, et deux heures leur suffirent pour arriver à leurs fins.

Jim, équipé comme ses compagnons, avait tenu à se rendre utile, et ses connaissances l'avaient considérablement servi, car on le considérait maintenant comme faisant partie de l'équipage.

Ils s'empressèrent de transporter dans l'énorme engin tout ce qui allait leur être nécessaire, et principalement des vivres, puis, réunis à l'intérieur, ils écoutèrent ce que disait Bénac.

— Il existe, nous le savons, un noyau incandescent à l'intérieur de cette planète. Nous devons donc prendre nos précautions pour ne pas nous en approcher de trop près, bien qu'il nous faille placer notre explosif le plus profondément possible, près du cœur de Vagabundus. D'ailleurs, nos appareils de bord nous signaleront cette proximité. Nous allons être obligés de voyager en spirale, car il nous est impossible de progresser à la verticale. Je compte me rendre à environ

cinq cents kilomètres de la surface, mille si c'est possible. Le trajet sera assez long. Nous piquerons tant que nous le pourrons, mais, d'après mes calculs, nous serons obligés de parcourir au moins quinze mille kilomètres pour atteindre notre but. Comme la perforeuse peut arriver à marcher à cent kilomètres à l'heure parmi les roches les plus dures, il nous faudra tout de même un peu plus de six jours pour nous rendre à l'endroit convenable.

Le séjour dans la perforeuse n'allait évidemment pas être aussi agréable qu'à bord du *Météore*, et les astronautes allaient avoir à se plier aux exigences nécessaires à une telle randonnée.

L'engin, toutefois, était confortable, et les voyageurs auraient à leur disposition un dortoir aménagé dans la salle de pilotage, plus un compartiment assez vaste où serait emmagasiné tout ce qui était indispensable. Quant aux explosifs atomiques, ils étaient entreposés dans les soutes.

Ficelle crut bon de plaisanter :

— Il n'y a qu'une chose à laquelle vous n'avez pas songé, patron.

— Laquelle ?

— Les hublots pour admirer le paysage.

Puis il ajouta sur un ton gouailleur :

— Tout de même, être obligés de voyager dans le royaume des taupes, c'est un peu vexant pour nous.

Gonzales, lui, ne cessait d'inspecter toutes les parties de l'engin afin, disait-il, de ne connaître aucun ennui en cours de route.

Ce qui fit ajouter à Ficelle :

— Je suis persuadé que lorsque notre ami Gonzales reviendra dans son patelin, il va s'installer fabriquant de perforeuses. Mon Dieu ! ces engins pourront toujours servir à la récolte des truffes !

Mais l'instant n'était plus à la plaisanterie et chacun s'équipa.

Tout étant prêt, la descente dans les entrailles de Vagabundus commença d'abord à allure réduite, puis le compteur de vitesse se fixa sur le chiffre de 100 km/h.

C'était vraiment merveilleux de voyager de la sorte, car le système de suspension imaginé par les Vénusiens permettait au plancher de leur habitacle de rester sans cesse à l'horizontale malgré l'inclinaison de l'engin.

L'aération était parfaite, et n'était le manque d'activité auquel ils étaient condamnés, le séjour dans la perforeuse aurait été fort agréable. D'interminables parties de cartes, de dés, de dames et d'échecs les mettaient aux prises dans une joyeuse ambiance.

Jim, qui tenait à se rendre utile, se révéla même un excellent cuisinier.

Vers le quatrième jour, Bénac décida de faire une pause, afin de laisser reposer les moteurs, mais, au bout de quelques heures, la

« descente » reprit sous la direction de Richard qui avait remplacé Bénac aux commandes.

Il n'y avait pas dix minutes que l'engin s'était remis en marche qu'ils éprouvèrent, soudain, la sensation de n'avoir plus aucune résistance devant eux.

L'appareil semblait projeté dans le vide. Mais cette impression fut de courte durée, car un choc assez rude ébranla la perforeuse, projetant les astronautes les uns sur les autres.

Richard stoppa immédiatement et regarda Bénac.

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Pas de mal, vous autres ?

— Non, tout le monde est sain et sauf.

Le professeur, après un rapide regard au tableau de bord, se retourna brusquement.

— Je n'y comprends rien. Nous avons devant nous un grand espace vide. Notre radar nous indique que la masse rocheuse se trouve à plus d'un kilomètre devant nous.

Bénac pensa aussitôt aux prévisions des géologues vagabundusiens qui avaient affirmé que la planète, dans un avenir assez rapproché, allait se scinder en deux. Il se demanda, un instant, si les premières fissures ne commençaient pas à se produire.

— J'aimerais quand même en avoir le cœur net, dit-il, après un temps de réflexion. Je propose que nous sortions jeter un coup d'œil.

— Est-ce vraiment utile ? demanda Jeff.

Bénac haussa les épaules.

— Bah ! dit-il, de toute façon, cela me paraît être un endroit idéal pour placer notre explosif. Que tout le monde se tienne prêt.

Sous la conduite de Bénac, les astronautes évacuèrent la perforeuse, mais à peine s'étaient-ils avancés de quelques pas dans l'immense voûte, qu'ils réalisèrent leur méprise.

Il ne s'agissait nullement d'une faille naturelle, ou simplement produite par les bouleversements internes, dont Vagabundus était le théâtre depuis déjà plus d'un siècle, mais d'une longue galerie voûtée due à la main de l'homme !

— Eh bien, ça alors ! s'exclama Ficelle, si je m'attendais !

XIII

L'ahurissement des sept compagnons était immense.

Ils se trouvaient en effet dans une longue galerie, visiblement construite par des êtres humains. Une immense route cimentée se présentait à leurs yeux, semblable à une autostrade.

— C'est plus fort que de jouer au bouchon, reprit Ficelle, on se dirait dans le métro.

— Ces couloirs ressemblent à ceux que nous avons connus sous Pluton, renvoya Jeff.

— Exactement, approuva Mabel, et nous devons, si vous m'en croyez, continuer tout le long de cette voie, car c'en est une.

Quant au professeur, il était perplexe.

— Seraient-ce des galeries creusées par les Vagabundusiens ? Mais non, ce n'est pas possible, nous sommes trop loin de la surface. Et pourtant, il n'y a pas d'autre explication à cela !

Mais ce n'était pas le moment de se perdre en considérations inutiles, et il valait mieux pousser plus avant leurs investigations, comme le proposa Richard.

Ils jugèrent plus prudent de revenir à bord de la perforeuse et, toujours équipés de leurs scaphandres, se tinrent prêts à une nouvelle sortie.

Ils avaient soulevé un panneau à l'avant, et avançaient prudemment, guidés par la lumière éblouissante du projecteur.

Soudain, ils débouchèrent dans un immense espace vide, d'une hauteur de quatre cents mètres environ.

— C'est curieux, murmura Bénac, on dirait une cité en ruines. Regardez !

Cette fois, le spectacle qui s'offrait à leurs yeux avait quelque chose à la fois de grandiose et de lugubre. Tout n'était que ruines autour d'eux, mais ces ruines dénotaient indubitablement que des êtres intelligents avaient vécu là autrefois.

Le temps avait fait son œuvre et Jeff ne put que comparer cette cité aux restes de Pompéi ou d'Herculanum.

— Avec cette différence, fit justement remarquer Bénac, que nous nous trouvons en face d'une civilisation bien plus vieille. Il m'est

impossible pour l'instant d'évaluer comme il convient l'âge de ces pierres. Je puis toutefois vous affirmer que quelques centaines de siècles sont passés sur elles.

Le calme et la sérénité qui se dégageaient de cette cité en ruine avaient quelque chose de poignant et de tragique, et les Conquérants, plus émus qu'ils ne le paraissaient, demeurèrent un moment silencieux et perplexes.

Ils visitèrent la cité où l'on retrouvait le style ancien des Vagabundusiens, ainsi que Bénac avait pu l'étudier dans les archives de Vagabundus lors de son premier voyage.

Malgré l'intérêt scientifique que pouvait présenter une telle découverte, Bénac dut, à regret, redonner le signal du départ.

On n'était évidemment plus très loin de l'endroit que s'était assigné le professeur, mais celui-ci préféra faire le point exact avant de stopper définitivement l'engin.

— Nous pouvons, je crois, dit-il, descendre encore de cinquante kilomètres environ, c'est l'affaire de quelques heures en tenant compte de notre inclinaison.

Puis, se tournant vers Gonzales :

— Voulez-vous vous occuper du mouvement d'horlogerie qui réglera l'explosion ?

Jim se proposa pour aider le Chilien.

— Si j'étais vous, conseilla-t-il, je prévoirais une marge de temps assez grande, car il faut toujours compter avec l'imprévu.

— Vous avez raison, renvoya Richard avec un sourire, et je ne crois pas que ce soit Gonzales qui trouvera quelque chose à redire.

L'ingénieur faisait allusion à la mésaventure de ce dernier sur l'astéroïde Pikor.

— Évidemment, sourit Gonzales. Si le professeur est de mon avis, nous laisserons une marge d'une quinzaine de jours, ce qui, avec les six jours nécessaires à la remontée, nous sera largement suffisant.

La perforeuse reprit sa route pour s'enfoncer plus profondément, et, comme cela s'était déjà produit, un nouveau choc eut lieu, puis la résistance se trouva presque nulle. Bénac constata, cette fois, que la perforeuse était entourée d'eau. Il stoppa, vérifia les appareils de bord.

— C'est incroyable, murmura-t-il, de trouver de l'eau à une telle profondeur. Décidément, Vagabundus ne nous a pas encore livré tous ses secrets.

La situation devenait très délicate, car Richard, qui avait repris sa place aux commandes, ignorait totalement à quelle profondeur ils étaient immergés, et ne connaissait surtout pas les limites de cette nappe d'eau.

Les hélices arrière étaient sorties de leurs alvéoles, et les robustes ailerons mirent l'appareil en direction de la surface.

— Nous y voici, déclara bientôt Bénac.

— Que faut-il faire maintenant ?

— Nous orienter si possible.

Le panneau avant fut encore soulevé, et les astronautes prirent la précaution d'assujettir leurs casques. À cet instant, Ficelle, qui était resté derrière ses compagnons, poussa un cri qui les fit se retourner.

— Patron, regardez.

Il indiquait de sa main gantée un des multiples appareils de bord qui, tout comme dans le *Météore*, indiquait la pression atmosphérique extérieure.

— De l'air, il y a de l'air.

C'était exact. Et, chose plus incroyable encore, une rapide analyse effectuée fébrilement par Richard leur permit de constater que l'atmosphère qui les environnait était parfaitement respirable. Déjà, Bénac avait ôté son casque et ne paraissait nullement incommodé par l'air qui s'engouffrait par le panneau avant. Il fut rapidement imité par ses compagnons, trop heureux de se débarrasser de leur encombrant équipement.

— Incroyable, incroyable... ne cessait de répéter le savant.

La nappe d'eau qui s'étendait devant eux paraissait immense et c'est avec précaution que l'engin naviguait en surface. Et c'est alors qu'ils aperçurent une sorte de quai bétonné que longeait une grande et haute muraille de granit. Contre les parois, d'énormes tuyaux métalliques étaient accrochés. Ils s'en approchèrent et suivirent ces tuyaux qui conduisaient à la limite de la nappe d'eau, tandis que le faisceau lumineux de la perforeuse éclairait un obstacle inattendu. Devant eux, se dressait une énorme muraille métallique qui leur barrait la route !

Après l'avoir examinée de bout en bout, Jim s'aperçut qu'un immense portail en forme d'ogive se trouvait vers leur droite, tout contre la muraille de granit.

Bénac était indécis sur la décision à prendre. Passer à travers leur était facile avec la perforeuse, mais comme il redoutait un danger toujours possible, il préféra envisager le moyen le plus simple, c'est-à-dire ouvrir normalement le portail devant lequel ils étaient assemblés.

Pendant un instant, Jeff s'affaira devant un système d'ouverture, composé de manettes et de boutons, puis appela ses compagnons.

Leurs efforts furent bientôt couronnés de succès, car soudain deux panneaux glissèrent latéralement en silence, dévoilant une longue galerie à peu près semblable à celle qu'ils avaient déjà rencontrée.

Mais celle-ci, à l'encontre de l'autre, était brillamment éclairée. La lumière aveuglante les surprit même au premier abord. Incapable de prononcer une parole, les sept astronautes regardaient de tous les yeux, n'osant pour l'instant se communiquer leurs impressions.

Il était indéniable qu'une civilisation très avancée devait exister au cœur de Vagabundus !

Mais, enfin, que se passait-il ?

Tout d'abord incapables de prendre une décision, ils hésitèrent, le regard en alerte, puis décidèrent de continuer leur route à bord de leur engin.

C'était préférable, en effet.

— Ce n'est pas croyable, murmura Bénac. Les Vagabundusiens n'auraient-ils pas tous émigré sur Osiris ?

Quoi qu'il en soit, toutes les suppositions qu'ils pouvaient émettre ne servaient à rien pour l'instant.

La perforeuse reprit lentement sa marche, mais alors qu'elle s'apprêtait à tourner, au bout du couloir, deux êtres humains apparurent brusquement devant nos amis.

Ils ressemblaient aux Vagabundusiens qu'ils avaient déjà connus, tant par leur grande taille d'au moins deux mètres que par leurs visages nobles. Les cheveux ras, très foncés de peau, ils étaient revêtus d'une sorte de combinaison dont il était impossible pour l'instant d'identifier la matière.

Bénac avait stoppé l'appareil, et il faut croire que l'étonnement de ces êtres était aussi grand que celui des Terriens, car pendant quelques instants ils demeurèrent sur place, parfaitement médusés, incapables du moindre geste.

Et puis, brusquement, ils s'enfuirent à toutes jambes.

Richard bondit vers l'accélérateur, décidé à suivre les nouveaux venus et c'est ainsi que, bientôt, l'engin déboucha dans une vaste salle encombrée d'énormes appareils que l'on pouvait comparer soit à des treuils, soit à des grues, soit encore à de gigantesques électroaimants, tandis que des tuyaux semblables à ceux qu'ils avaient déjà aperçus étaient fixés contre les parois.

À cet instant, une vingtaine de Vagabundusiens surgirent, alertés par les cris de leurs deux compagnons, et entourèrent la perforeuse.

Comme ils avaient l'air pacifiques et qu'ils n'étaient porteur d'aucune arme, Bénac sortit et s'avança vers eux. Il tenta vainement de converser, tandis que les êtres mystérieux avaient l'air de l'accabler de questions, eux aussi.

— Nous n'en sortirons pas, s'écria Jeff.

Ficelle s'approcha alors de Bénac.

— Attendez, patron, il me semble que je peux saisir quelques mots de ce qu'ils racontent, mais ils parlent trop vite. Je vais quand même essayer de me faire comprendre.

Ficelle avait repéré depuis un moment un grand gaillard qui, à l'encontre de ses congénères, observait curieusement la perforeuse et ses occupants.

Il s'approcha de lui et entama aussitôt une conversation en vagabundusien. L'homme parut étonné puis, s'empessa de répondre.

Toutefois, Ficelle dut prier son interlocuteur de parler plus lentement ; alors, il fut heureux de constater qu'il comprenait à peu près tout, car le langage parlé à l'intérieur de la planète différait peu de celui qu'il avait appris à l'extérieur au cours de son premier voyage.

Il revint vers ses compagnons et leur expliqua que le grand gaillard allait les conduire à Primapolis, où se trouvait le siège du gouvernement général.

— Que t'a-t-il appris d'autre ? s'informa Bénac.

— Pas grand-chose pour l'instant, si ce n'est qu'il est abasourdi. Actuellement, c'est lui qui me demande qui nous sommes et d'où nous venons. Qu'est-ce que je dois lui répondre, patron ?

La question était embarrassante pour Bénac qui ne pouvait avouer le véritable but de leur venue dans les profondeurs de la planète. Pourtant, il devait donner une explication plausible, car tous les regards convergeaient vers les Terriens.

— Dis-leur simplement que nous sommes des voyageurs interplanétaires venant d'un globe semblable au leur, et que nous avons fait escale chez eux. J'espère qu'ils vont comprendre ça.

Cette phrase eut le don de plonger les Vagabundusiens dans l'étonnement le plus visible. Il était évident que ces êtres, bien qu'ils fussent très civilisés, ne réalisaient pas de quelle façon les Terriens étaient parvenus chez eux. Ils ne savaient d'ailleurs pas que leur planète obéissait désormais à l'attraction de notre Soleil. Et bien d'autres choses encore !

— Ils croient toujours être perdus dans l'immensité, soupira Bénac, au bout d'un instant, et ils ignorent tout des derniers événements. Ils n'ont aucune idée du désastre qui les menace lorsque leur planète entrera en collision avec la nôtre.

— Mais alors, qui sont-ils ?

Bénac parut réfléchir.

— Il n'y a qu'une explication possible, pour l'instant, dit-il. Pour ma part, je suis convaincu que cette civilisation est totalement différente de celle qui existait à la surface. Tout contact entre les deux civilisations a dû cesser depuis déjà très longtemps.

Mais, déjà, le Vagabundusien auquel s'était adressé Ficelle les invitait du geste à prendre place dans un petit véhicule en forme de baignoire, mû électriquement, et dont la maniabilité était stupéfiante.

— Que faisons-nous ? demanda Jeff toujours méfiant.

Bénac eut un hochement de tête, puis se résigna.

— De toute façon, reconnut-il, nous ne pouvons pas faire autrement.

XIV

Après d'interminables couloirs, ils débouchèrent dans une vaste cité où régnait une vive animation. De grandes bâtisses de pierre s'élevaient harmonieusement, toutes comportant le même nombre d'étages, et des projecteurs distribuaient abondamment une lumière très vive.

La foule manifesta visiblement son étonnement au passage des Terriens. Mais la « baignoire » s'arrêta bientôt devant un grand perron, tandis que les astronautes étaient invités à pénétrer à l'intérieur de la demeure.

— Je crois, mon cher parrain, que nous avons eu tort de pousser si loin nos investigations, dit doucement Richard.

— Pourquoi donc ? N'es-tu pas intéressé autant que moi par cette nouvelle découverte ?

Le brave savant oubliait déjà qu'il venait pour détruire Vagabundus et son éternelle curiosité l'entraînait maintenant dans une aventure dont il était impossible de prévoir les conséquences.

Jeff allait répliquer lorsque Richard lui toucha le bras.

— Il est inutile de le raisonner.

— Nous n'avons pourtant pas de temps à perdre. Nous ne sommes pas venus pour...

— Je sais, mais un grand problème va se poser maintenant à nous, Jeff, et je n'aime pas ça du tout !

Jim était lui aussi partisan de revenir à la perforeuse. Il répétait qu'ils ne devaient pas se laisser influencer par le contact de ces êtres qui paraissaient insouciants de leur sort et heureux de leur existence.

C'était évidemment la seule solution raisonnable, qu'il aurait fallu logiquement adopter. mais les astronautes n'eurent pas le courage de dissuader Bénac qui, aux côtés de Ficelle, interrogeait sans arrêt leur guide.

Une foule immense se pressait maintenant devant l'immeuble, car la nouvelle s'était vite répandue, et tous ces gens semblaient se demander ce que signifiait l'arrivée chez eux d'habitants d'une autre planète.

Une certaine effervescence régnait à l'intérieur, et nos amis furent

finalement introduits dans un vaste bureau où ils se trouvèrent en présence d'une dizaine de personnages à l'air grave, mais qui ne pensaient pas à cacher leur surprise.

Ficelle s'adressa alors à celui qui paraissait présider l'assemblée, traduisant fidèlement ce que lui disait Bénac.

En quelques phrases, il expliqua qui ils étaient et d'où ils venaient. Lorsqu'il eut terminé, le plus âgé de ses auditeurs répondit :

— Soyez les bienvenus parmi nous, mais avant toute explication, permettez-moi de m'étonner d'entendre l'un des vôtres parler aussi facilement la langue de nos ancêtres. Il y a, en effet, beaucoup de choses que nous ne comprenons pas, malgré les extraordinaires révélations que vous nous faites.

Bénac, immédiatement, fit répondre par Ficelle que, quelques mois auparavant, ils avaient fait escale à la surface de la planète et qu'après diverses expériences, un des leurs avait appris la langue qu'employaient ses habitants.

Un ahurissement sans borne se peignit sur tous les visages.

— Que dites-vous ? Une civilisation à la surface de notre globe ? Mais c'est impossible.

Pendant un long moment, Bénac dut discuter pour prouver ce qu'il avançait et cela dans le tumulte général.

Les questions fusaient de toutes parts, et il n'était pas facile de leur faire comprendre ce qui s'était réellement passé.

Il fallut parler du système de particules irradiées qui donnaient à la planète l'éclairage et la chaleur qui manquaient depuis des siècles. Il fallut dire la vie facile, la culture, la température et le degré de civilisation qui avait existé à la surface.

— Pourtant, insista le vieillard, nous avons quelques bouches d'aération qui nous permettent d'accéder à la surface de notre globe. Ce sont d'anciens volcans dont nous avons aménagé l'intérieur. Jamais nous n'avons eu connaissance de la civilisation dont vous parlez. Jamais !

— Elle existe pourtant !

Le Vagabundusien poursuivit :

— Nos visites à la surface sont fréquentes puisque nous allons y prendre des réserves d'air qui nous sont nécessaires pour le maintien de notre atmosphère. Je ne comprends pas !

Bénac se souvint alors que la civilisation extérieure ne s'était étendue que sur les trois quarts environ du globe, car les trois cents millions de Vagabundusiens n'avaient pas occupé la totalité de la planète.

Un coin du globe avait donc été laissé à l'abandon et depuis des milliers de siècles, personne ne s'était jamais avisé d'aller voir ce qui s'y passait. C'était là l'explication !

Cette fois, le vieillard eut l'air convaincu et hocha pensivement la tête.

— Ainsi, nous aurions vécu pendant des siècles et des siècles en ignorant cette présence ? Nous serons curieux de faire connaissance avec nos semblables.

Il fallut expliquer alors le départ en masse pour Osiris, en prenant pour prétexte le fait que les habitants avaient préféré abandonner une planète vagabonde pour demeurer sur une planète du Système Solaire.

Bien entendu, Bénac préféra passer sous silence les véritables motifs de cette émigration, et les Vagabundusiens, apparemment rassurés, devinrent plus aimables et se mirent à la disposition des Terriens pour leur donner tous les renseignements qu'ils jugeraient utile de leur demander. Cette fois... la glace était rompue !

Celui qui avait soutenu la conversation se présenta alors comme le président du conseil des ministres, faisant en même temps fonction de chef d'État. Son nom était Gotta, et il nomma à tour de rôle ses collaborateurs dont les diverses fonctions pouvaient s'apparenter à celles de nos ministres terriens, avec cette différence que chacun d'eux était un spécialiste dans la fonction qu'il assumait.

Gotta expliqua ensuite l'origine de leur civilisation sous-vagabundusienne :

— Il est exact, ainsi que vous avez dû l'apprendre en surface, que notre planète appartenait il y a quelques milliers de siècles à un système solaire de la Voie lactée. Lorsque survint le cataclysme qui obligea notre globe à partir à l'aventure dans l'infini sidéral, la civilisation qui existait chez nous était assez avancée, bien qu'une certaine forme de barbarie y demeurât encore. Une légion de forçats servait aux travaux les plus rudes et, petit à petit, un fossé immense se creusa entre ces derniers et les autres. D'abord mis à l'écart dans des camps spéciaux, ces forçats servaient surtout à l'extraction des divers minerais indispensables à l'industrie de la planète. Des cités souterraines furent construites petit à petit, et ces forçats commencèrent à vivre en troglodytes, tout accès avec l'extérieur leur étant à jamais interdit. De génération en génération, la vie sous-vagabundusienne s'organisa suivant la technique extérieure, car l'instruction demeurait nulle pour ces parias. Survint alors le grand cataclysme qui obligea ceux de la surface à venir se réfugier à l'intérieur du globe.

Le président Gotta s'arrêta, parut réfléchir, puis poursuivit :

— Je comprends, maintenant. Nos cités ont dû être séparées par des éboulements intérieurs consécutifs. Je suppose que les savants de cette époque ont dû se réfugier au même endroit, permettant ainsi un plus grand essor à la civilisation qui existait alors. Quant à nos ancêtres, car vous avez compris que nous descendions des anciens

forçats, ils ont certainement été mêlés au reste de la population. D'après les écrits anciens que nous possédons, il est dit, en effet, qu'une civilisation primitive régna tant bien que mal pendant des siècles, car tout espoir de revenir à la surface avait été abandonné en raison de la température extérieure. Instinctivement d'abord, rationnellement par la suite, nos cités s'enfoncèrent de plus en plus vers l'intérieur du globe, au fur et à mesure que notre civilisation rattrapait l'énorme retard qu'elle avait subi. Je suppose alors que les autres, qui possédaient de grands savants et surtout des moyens que nous n'avions pas, ont dû revenir à la surface où ils ont établi un nouveau système d'existence que nous avons ignoré jusqu'à présent, car nous étions convaincus que nous restions les seuls survivants de la catastrophe.

— Je crois que c'est une explication raisonnable, reconnut Bénac.

— Nous ne sommes d'ailleurs que dix millions à peine, ajouta Gotta.

Il se lança alors dans des explications techniques indiquant que, les animaux ayant disparu depuis des millénaires, sa race était végétarienne et que les plantes qu'elle consommait n'avaient aucun rapport avec les produits cultivés à la surface des globes inondés par les rayons solaires.

D'un autre côté encore, la médecine et la chirurgie avaient fait d'immenses progrès, et, sans atteindre le degré d'évolution de ceux de la surface, la moyenne de vie chez ces êtres-là avait été portée à environ quatre cents ans terrestres !

L'astronomie était à peu près inexistante, mais le président Gotta voulut combler cette lacune en demandant à Bénac toute une série de détails.

— Sommes-nous, s'enquit-il entre autres, devenus un satellite de votre astre, ou bien continuons-nous notre course vagabonde ?

— Je vous l'ai dit, répondit Bénac. Vagabundus poursuit sa route, mais il se pourrait que son itinéraire fût modifié par l'attraction de notre Soleil.

Le professeur n'osa pas regarder son filleul, après avoir proféré une telle hérésie ! Mais, comme il n'était nullement dans son intention de désillusionner ces êtres, il tenta de dévier la conversation.

Pourtant, le président Gotta semblait inquiet et il insista :

— Il me manque quelques données précises sur l'attraction solaire, et j'aimerais bien connaître pour l'instant notre vitesse de translation.

— Votre vitesse est, à l'heure actuelle, de trente kilomètres/seconde, mentit Bénac.

Gotta demanda ensuite s'il connaissait la cause du cataclysme dont Vagabundus avait été victime quelques mois auparavant.

Question redoutable, car Bénac comprenait que le changement

subit de direction qu'avait connu Vagabundus avait dû provoquer certaines perturbations internes.

Il apprit d'ailleurs de la bouche du président que cinq millions de Vagabundusiens avaient péri lors de l'inclinaison de l'axe, ce qui avait provoqué, en outre, un déplacement subit des masses liquides qu'ils tenaient en réserve.

Imperturbable, Bénac répondit placidement :

— Nous l'ignorons. Peut-être est-ce un effet de l'attraction solaire ou simplement la proximité de Pluton qui a dérangé votre marche séculaire. C'est surtout pour nous faire une opinion sur cette question que nous sommes venus vous rendre visite.

Un mensonge de plus. Et celui-là fut, pour lui, le plus pénible !

* * *

Les astronautes avaient été conduits dans des appartements confortables où régnait le plus grand confort. Ils constatèrent tout de suite que la matière plastique ou le métal régnaient en maîtres. Quant aux tissus, ils étaient tirés des fibres végétales, ainsi que le leur avait confié le président.

Le soir, ils se réunirent dans une vaste pièce et, loin de toute oreille indiscreète, ils échangèrent leurs impressions.

Un grave problème se présentait à eux : venus sur cette planète avec l'intention de la pulvériser, ils se trouvaient maintenant en face d'une humanité pensante dont ils n'auraient jamais soupçonné l'existence.

Devaient-ils délibérément sacrifier dix millions d'êtres vivants ?

Telle était la question que se posait Bénac. Mais ce scrupule n'était pas partagé par ses compagnons.

— Voyons, professeur, réfléchissez un peu, s'écria Jeff. Nous avons d'un côté trois milliards d'individus, de l'autre dix millions seulement. Il n'y a pas à hésiter.

— Cela va être horrible, gémit Mabel.

— Peut-être, fit Gonzales, mais je me range à l'avis de Jeff.

— Évidemment, murmura Richard, nous ne devons pas oublier que ces malheureux sont malgré tout condamnés à l'anéantissement.

— Je le sais, soupira Bénac, mais y a-t-il seulement une autre solution ?

Jim s'avança.

— Le tout est de savoir si le choc est vraiment inévitable, dit-il, et surtout s'il doit anéantir complètement les deux humanités. Dans ce cas, nous n'avons pas le droit d'hésiter.

— Hélas, mon pauvre ami, non seulement la rencontre est inévitable, mais les Terriens seront anéantis jusqu'au dernier.

— Alors, il n'y a pas à hésiter !

Bénac semblait plongé dans une méditation profonde.

— Vous avez raison, Vagabundus doit disparaître, soupira-t-il.

Et il ajouta, la mâchoire serrée :

— Et le plus tôt sera le mieux !

Partir immédiatement sans attirer l'attention des Vagabundusiens était chose impossible, et ils décidèrent d'un commun accord d'attendre le lendemain. À ce moment-là, ils trouveraient bien un prétexte quelconque pour reprendre possession de la perforeuse et partir vers l'endroit fixé par le professeur.

C'était, en effet, l'espoir, le seul espoir qu'ils conservaient.

Après une nuit peuplée de cauchemars et d'insomnies, les astronautes furent prévenus de l'arrivée du président Gotta.

Un éboulement venait d'avoir lieu, semblable à ceux qui se produisaient depuis quatre mois.

— Une galerie s'est effondrée, ensevelissant ou isolant une centaine des nôtres, annonça le président. C'est affreux.

Plusieurs personnages avaient rejoint Gotta et conversaient activement avec lui. Celui-ci poursuivit :

— Le bouleversement d'il y a quelques mois nous cause encore bien des soucis. Un peu partout, des éboulements se produisent, obstruant des galeries et même ensevelissant des petites cités. Les abords de Primapolis viennent à l'instant d'être le théâtre d'une véritable catastrophe. D'ailleurs, nos ingénieurs nous signalent de nouvelles fissures dans la voûte et préconisent de grands travaux pour la consolider d'extrême urgence.

Sur un autre ton, il ajouta :

— Je suis navré, mais mon devoir m'oblige à aller m'assurer que tous les moyens de protection ont été mis en action. Nous nous reverrons plus tard.

Nos amis s'étaient levés à leur tour, et Ficelle, prenant le bras de Bénac, lui glissa à l'oreille :

— Nous cherchions une occasion, patron, je crois qu'elle est toute trouvée.

Bénac allait répondre lorsque, soudain, il leur sembla que le sol se dérobaît sous leurs pieds.

Un bruit sourd et continu se répercutait autour d'eux, amplifié par un écho sinistre.

Pendant quelques secondes, tout sembla vaciller autour d'eux et, instinctivement, ils se précipitèrent au-dehors, sur les traces du président Gotta.

Ils arrivaient à peine sur le perron qu'un craquement épouvantable retentissait autour d'eux.

Le plafond de la grande salle qu'ils venaient de quitter s'écroulait avec fracas ; des poutres métalliques tordues, des pierres énormes

jonchaient le sol, cependant que devant eux une grande bâtisse vacillait et s'abattait dans un grondement de tonnerre.

Dans l'affolement général, on entendait des appels au secours, des gémissements, et déjà des équipes spécialisées s'affairaient, dégageant les blessés, écartant les décombres, et se hâtant le plus possible.

Les astronautes avaient été entraînés au moment où, au milieu de Primapolis, une partie de la voûte s'effondrait.

Jeff avait gardé son calme, mais on le vit pâlir tout à coup.

— La perforeuse ! s'écria-t-il.

Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

— Comment retrouver notre chemin ? demanda Jim.

Ils réussirent à s'écarter du flot mouvant qui les emportait et, lorsqu'ils se trouvèrent à l'écart, Ficelle s'orienta un instant, puis secoua la tête.

— À mon avis, nous faisons fausse route, nous tournons le dos à la bonne direction. Revenons sur nos pas et suivons les grandes conduites d'eau que nous apercevons sur les parois.

Ils repartirent au pas de course mais, brusquement, Mabel trébucha et tomba rudement sur le sol. Richard poussa un cri car un pan de mur vacillait et allait s'abattre sur la jeune femme. Jeff se précipita en même temps que lui, et ils eurent tout juste le temps de pousser Mabel contre la base du mur, tandis que le haut s'écroulait devant eux.

Tout cela n'avait duré que quelques secondes à peine, et maintenant Bénac, Jim, Ficelle et Gonzales ne voyaient plus leurs compagnons, qu'ils jugeaient ensevelis sous les décombres.

— Mon Dieu ! s'écria Bénac.

Une pâleur de cire envahit son visage et, d'un bond, il se précipita vers l'endroit où il les supposait enterrés.

Agile comme un singe, Ficelle avait bondi lui aussi, et il criait de tous ses poumons.

— Richard, Jeff, Mabel, où êtes-vous ?

Tout à coup il s'immobilisa, prêtant l'oreille. Jim l'avait rejoint, et il le saisit par le bras.

— Vite, aidez-moi, cria-t-il, j'entends la voix de Jeff.

Les quatre hommes, fébrilement, dégagèrent l'endroit désigné par Ficelle. Ils finirent tant bien que mal par être récompensés de leurs efforts et aperçurent Jeff qui, tel une statue antique, soutenait sur ses épaules une lourde poutre, tandis que Richard et Mabel paraissaient coincés sous lui.

— Vite, souffla-t-il, je n'en puis plus.

Unissant leurs efforts, les astronautes parvinrent à le sortir de sa fâcheuse position et dégagèrent rapidement Richard et Mabel. Fort heureusement, tous trois étaient sains et saufs.

— Vite, ne restons pas là, cria Gonzales.

Ils repartirent courageusement et revinrent vers la ville. Sur la grande place, des cadavres gisaient dans la pierraille, par dizaines, par centaines.

Devant la salle des séances qui avait failli les ensevelir, ils aperçurent le président Gotta qui s'avavançait vers eux.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il. Vous voilà !

— Qu'y a-t-il ? demanda Bénac.

— Une grave nouvelle à vous annoncer. Le couloir donnant accès à votre appareil est obstrué. La voûte vient de s'effondrer.

Les astronautes avaient violemment sursauté.

— Que dites-vous ?

— La vérité. Mais rassurez-vous, je vous promets de tout mettre en œuvre pour dégager les couloirs qui donnent accès à votre engin.

— Cela va demander combien de temps ?

— Nous devons tout d'abord nous préoccuper de l'immédiat. Peut-être des jours, des semaines, je ne sais pas.

— Des semaines ?

— Je le crains, en effet !

Le président s'excusa, il avait à s'occuper de l'organisation du déblaiement, et il les laissa anéantis sur la place.

Lorsqu'il eut disparu, Bénac serra les poings.

— Mes amis, la situation est critique. Si nous n'agissons pas dans les délais prévus, nous sommes perdus. Nous sommes tous perdus.

Les pensées des astronautes revinrent vers la Terre. Là-bas, on était loin de se douter de ce qui venait de se passer, et les Terriens devaient avoir confiance.

Depuis leur arrivée sur ce monde, aucun autre message n'avait été envoyé, mais les Terriens savaient que pendant une douzaine de jours, ils demeureraient sans nouvelles. Mais qu'allait-il se passer après ce laps de temps ?

Toutes ces questions tourbillonnaient dans leurs esprits surchauffés, et ils n'entrevoyaient aucune solution possible.

Lorsque, quelques heures après, ils retrouvèrent le président Gotta, celui-ci paraissait moins abattu.

— N'ayez aucune crainte pour votre engin, leur dit-il, il est intact.

— Comment le savez-vous ? demanda fébrilement Bénac.

— L'usine à eau, devant laquelle est remisé votre appareil, n'a pas souffert de l'éboulement, et c'est encore une chance, car elle fonctionne toujours et nous permet d'avoir l'eau potable qu'elle nous envoie dans ces grosses canalisations que vous avez dû remarquer. Il n'y aura en somme que cinq cents mètres à déblayer. Nous avons pu communiquer avec nos services, ils ont pour plus de deux mois de vivres, ce qui sera grandement suffisant. Chassez donc tout souci à ce

sujet, et soyez persuadés que je ferai tout mon possible pour que votre séjour soit des plus agréables, malgré la catastrophe qui vient de s'abattre sur nous.

Bénac ne put que remercier le président, mais il insista particulièrement pour qu'on activât les travaux de déblaiement.

— Seriez-vous si pressés de nous quitter ? s'étonna Gotta.

— Pas du tout, mais il ne s'agit pas uniquement de nos modestes personnes. Notre voyage a été calculé pour nous permettre de visiter également Mars et Vénus. Je crains que le froid qui règne à la surface ne perturbe l'enveloppe de notre vaisseau.

— Si ce n'est que cela, proposa Gotta, nous pouvons vous amener à la surface par les cheminées des volcans que nous avons aménagées.

Richard intervint rapidement :

— Le professeur a omis de vous dire que nous avons laissé à bord de la perforeuse certains instruments très délicats qui nous sont indispensables, mais qui nécessitent un entretien constant. Il faut donc que nous rentrions d'urgence en possession de notre engin.

Le président Gotta hocha la tête.

— Je ne puis rien vous promettre de positif, tout au moins dans l'immédiat. Je vous l'ai dit, cela demandera du temps.

Tout à coup, Ficelle eut une inspiration, et sans avoir consulté ses compagnons, il demanda :

— Est-il possible à un homme de ma corpulence de se rendre à l'endroit où se trouve la perforeuse en empruntant une des canalisations d'eau ?

Le président sursauta.

— C'est de la folie.

— Je vous en prie, répondez à ma question.

— Ce serait possible pour quelques mètres, mais pas pour une telle distance. Et l'eau, y avez-vous songé ?

— Ne peut-on faire le vide dans une conduite ?

Gotta parut réfléchir, puis reconnut :

— Bien sûr, c'est faisable. Mais il y a cinq cents mètres de trajet.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Je m'arrangerai.

— J'admire votre courage, mais n'oubliez pas qu'à la moindre défaillance, ce sera la mort certaine, car il vous sera impossible de revenir sur vos pas.

— Rassurez-vous, j'ai mon idée.

Ficelle se tourna alors vers ses compagnons qu'il mit au courant de sa détermination. Ils se récrièrent avec un bel ensemble, car le danger était trop grand, mais Ficelle insista et présenta son idée le plus simplement du monde :

— Patron, je vous assure que ce sera facile comme tout. Je prendrai évidemment un masque respiratoire, et nous trouverons bien

ici une sorte de chalumeau qui me permettra de faire une ouverture à l'arrivée pour sortir de mon tuyau.

— Et si tu as une faiblesse, une syncope ?

— J'y ai pensé. Vous m'attacherez autour des reins une corde, et, par un signal convenu vous me tirerez en arrière s'il se présente le moindre danger. Avec ça, vous ne pouvez pas refuser.

Ficelle était vraiment gonflé à bloc et on ne put le faire démordre de son idée. Il promettait de ramener la perforeuse et cela fit réfléchir tout le monde.

Pourtant, Bénac se montrait réticent.

— Patron, insista Ficelle, nous n'avons que cette chance. Vous n'avez pas le droit de la laisser passer.

— Comment sauras-tu que tu es arrivé à destination ?

— C'est vous qui me le ferez savoir.

— Nous ?

Ficelle eut un sourire.

— Bien sûr, quand vous aurez filé cinq cents mètres de corde !

Sur l'ordre de Gotta, une conduite avait été vidée et Ficelle était prêt à tenter l'aventure.

Une combinaison isolante et très souple laissait libre ses mouvements ; une paire de gants fabriqués avec la même matière lui permettrait, à l'arrivée, de se servir sans inconvénient du petit chalumeau qu'on lui avait confié.

Le plus délicat serait, une fois parvenu au but, d'effectuer un orifice assez grand pour lui livrer passage. Il fallait également que les Vagabundusiens qui se trouvaient à l'usine refroidissent le métal au fur et à mesure que l'ouverture se pratiquerait.

Gotta avait muni Ficelle d'un masque respiratoire extra-léger, au sommet duquel se trouvait un petit projecteur électrique.

De plus, le filin qu'on avait attaché autour de ses reins était d'une extrême légèreté, ce qui étonna le jeune mécano qui s'était attendu à avoir à tirer un certain poids.

Après un dernier salut à l'adresse de ses compagnons, le corps souple et mince du jeune mécano disparut dans l'ouverture pratiquée dans le tuyau.

Les premiers mètres le fatiguèrent énormément, car outre son équipement qui le gênait, le peu d'espace dont il disposait lui donnait la sensation d'étouffer.

Mais le jeune garçon se ressaisit vite, il remit un peu d'ordre dans son attirail et reprit sa reptation.

Il ne tarda pas à se rendre compte qu'il ne pourrait pas revenir en arrière, car il se servait de ses bras portés en avant pour progresser lentement.

Ce n'est pas le moment, pensa-t-il, d'avoir des démangeaisons dans le dos. Ah, bon Dieu !

Fort heureusement, son moral était toujours excellent, d'autant qu'il se rendait compte que sur lui reposait non seulement le destin de ses compagnons, mais encore celui de la Terre entière. Il se sentait animé d'une force invincible qui lui faisait oublier la rude fatigue qu'il éprouvait.

Il dut encore s'arrêter pour reprendre son souffle. Il calcula qu'il

était parti depuis une dizaine de minutes, et que si tout marchait bien, deux heures environ lui seraient encore nécessaires pour arriver à destination.

Le tout était de ménager ses forces et de ne pas tenter d'activer l'allure qui devait être maintenue régulière.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi, puis, brusquement, il éprouva la sensation qu'il était moins gêné dans ses mouvements. Il préféra s'arrêter une nouvelle fois, et, au prix d'une acrobatie douloureuse, réussit à glisser son bras droit le long de son corps.

— Nom de Zeus ! jura-t-il.

Le filin n'enserrait plus ses reins, et Ficelle se trouvait absolument isolé à l'intérieur du tube, sans aucun espoir de retour !

Une sueur froide perla à son front, et, pour la première fois de sa vie, il éprouva un sentiment de peur.

Il demeura ainsi, quelques instants, anéanti, incapable d'effectuer le moindre mouvement, et sans s'expliquer comment le filin avait pu se détacher de sa ceinture.

Mais qu'importait maintenant ! Il lui fallait coûte que coûte avancer encore et toujours s'il ne voulait pas périr irrémédiablement dans ce cercueil métallique.

Petit à petit, après un violent effort sur lui-même, il reprit son calme et jugea la situation telle qu'elle se présentait.

— Mon vieux Ficelle, soliloqua-t-il, ce n'est pas le moment de perdre les pédales.

Il se demanda à quel endroit il pouvait se trouver, et il se souvint du plan qu'il avait hâtivement compulsé avant son départ. Il avait pu apprendre que la canalisation formait un coude à 45° à environ trois cent cinquante mètres du point de départ.

Il lui était évidemment impossible d'évaluer la distance qui le séparait de ce coude, mais sa volonté farouche lui fit bientôt oublier toutes ses angoisses et, les nerfs tendus, il reprit sa lente progression.

Après de longs efforts, un faible sourire joua sur ses lèvres, car il distinguait, grâce au faisceau de son petit projecteur frontal le fameux coude à quelques mètres à peine devant lui.

— Ouf ! soupira-t-il, j'en suis déjà à plus de la moitié. Rien n'est perdu.

Il savait également que, quatre-vingts mètres plus loin, la canalisation s'abaissait en pente douce pour s'élever ensuite jusqu'à son niveau normal.

Ces quatre-vingts mètres furent parcourus au prix d'efforts surhumains, car Ficelle sentait la fatigue l'envahir de plus en plus et ses membres ankylosés devenaient lourds et douloureux.

Lorsqu'il se laissa glisser dans la pente, une confiance absolue l'avait de nouveau repris, et il jugea nécessaire de s'accorder plusieurs

minutes de repos avant d'entamer la montée qui allait lui demander, non seulement un temps très long, mais une fatigue à laquelle il préférerait ne pas songer.

Son corps était trempé de sueur, et il se mordait parfois les lèvres pour ne pas crier de douleur. Sous son masque, il suffoquait un peu et, par moments, de grands éclairs lui brouillaient la vue.

Les dents serrées, il se répétait qu'il allait gagner cette lutte atroce et épuisante, mais il eut l'impression, tout à coup, qu'il sombrait dans un abîme profond et il demeura immobile, presque au bord de l'inconscience.

Il ne réalisa pas combien de temps dura cette faiblesse, lorsqu'il reprit péniblement ses sens.

Il savait, surtout, qu'il devait continuer à avancer et que s'il se laissait surprendre par une nouvelle faiblesse, il n'aurait peut-être plus le courage de continuer.

Et pourtant, tout son corps aspirait à un délassement total. Une sorte de torpeur paralysante l'envahissait et ses membres moulus se refusaient presque à tout mouvement.

L'instinct de conservation fut le plus fort. Concentrant sa volonté dans un effort terrible, Ficelle tenta sa dernière chance.

Lentement, il parvint à franchir ce cap difficile et son corps retrouva sa position horizontale du début. D'après ses calculs, il ne se trouvait plus qu'à cinquante mètres du but.

Maintenant, il n'était plus qu'une mécanique, qu'un automate qui avançait péniblement, comptant dans sa tête les derniers mètres qui le séparaient de sa délivrance.

Enfin, il s'arrêta, incapable d'aller plus loin, et il eut la force de penser : *Si je me suis trompé, je suis fichu.*

Il frappa faiblement contre la paroi, et un faible sourire joua sur ses lèvres quand il se rendit compte qu'on lui répondait.

Comme si on lui eût insufflé une force nouvelle, il trouva l'énergie de tendre ses bras, de placer le chalumeau.

Maintenant, il était sauvé, il savait qu'il avait réussi et il sanglotait convulsivement tout en poursuivant son travail.

Enfin, l'ouverture fut pratiquée. Les Vagabundusiens s'affairaient au dehors et ils durent retirer Ficelle de sa douloureuse position, car le malheureux garçon, absolument à bout, n'avait même plus la force de bouger.

* * *

Lorsque Ficelle revint à lui, il se trouvait allongé tout près de la perforeuse, et il distingua une dizaine de visages qui se penchaient vers lui.

Le mouvement qu'il fit pour se relever lui arracha un cri de

douleur. Toute sa chair était meurtrie et il dut se faire aider par deux Vagabundusiens.

Mais son étonnement fut à son comble lorsqu'il s'aperçut que le panneau avant de la perforeuse était grandement ouvert.

Un des ingénieurs s'approcha.

— Bloqués par l'éboulement, nous avons cherché par tous les moyens à nous tirer de ce mauvais pas, et, vous nous en excuserez, nous avons envisagé de nous servir de votre appareil.

— C'était tout naturel, murmura Ficelle. Mais... vous n'avez pas réussi à le mettre en marche.

— Non.

— Ce n'est pas grave. Je vais vous emmener avec moi. Venez dans la salle de pilotage.

Lorsque tout le personnel se fut installé, l'ingénieur vagabundusien, qui répondait au nom de Bako, déclara :

— Je me suis permis de visiter votre engin qui est vraiment extraordinaire. Je ne puis cacher mon admiration à l'égard des ingénieurs qui ont construit une telle merveille.

— Vous allez pouvoir en juger.

— Une chose m'a pourtant intrigué.

— Ah ! et laquelle ?

L'ingénieur eut une légère hésitation.

— Que sont ces engins que vous avez entreposés dans les soutes et qui ne se trouvent reliés avec aucun organe de l'appareil proprement dit ? Comme ils ressemblent à certains des nôtres, où nous entreposons de violents explosifs, je me suis demandé s'il existait une corrélation entre...

Ficelle coupa :

— C'est en effet un chargement d'explosifs que nous transportons sur la planète Pluton. Ils serviront à déblayer les ruines causées par leur récent conflit.

Ficelle préféra ne pas aller plus loin, car il craignait d'en dire trop long, mais Bako ne demanda aucune autre explication, malgré son opinion bien arrêtée sur le genre et l'efficacité de l'explosif transporté par la perforeuse.

J'ai dans l'idée que les ennuis vont commencer, songea Ficelle en branchant les contacts. Qu'ont-ils eu besoin de fouiller dans l'engin, bon Dieu !

Bénac ne cessait de tapoter les joues de Ficelle, après que tous ses compagnons l'eurent embrassé.

— Lorsque le filin s'est détaché, avoua-t-il, j'ai bien cru ne plus te revoir. Enfin, n'y pensons plus, puisque tu es là.

Mais Ficelle s'empressa de mettre ses compagnons au courant des remarques de Bako, ce qui les plongea tous dans un certain embarras.

Ils n'avaient donc plus le droit de perdre du temps. Ils devraient partir immédiatement, et aller mettre le président Gotta au courant de leur départ.

Mais ils n'eurent pas à solliciter l'entrevue, car le président les pria de venir le rejoindre au palais, ayant, disait-il, une communication urgente à leur faire.

Dès qu'ils furent introduits, Gotta s'adressa directement à Bénac.

— Je vous prie, tout d'abord, d'excuser l'ingénieur qui a cru devoir, à titre de curiosité, visiter votre perforeuse, dit-il.

— Il n'y a là aucun mal à cela, monsieur le président.

Gotta parut hésiter un court moment, puis :

— Nos connaissances, reprit-il, sans égaler toutefois celles de mes frères de la surface, sont assez étendues en toute matière, et je m'explique mal que vous ayez en votre possession une arme aussi terrible que celle que vous transportez dans votre engin. Je crois pouvoir affirmer que vos explosifs atomiques seraient capables de détruire un monde de l'importance du nôtre. C'est la raison pour laquelle je vous ai convoqués, afin que vous me donniez les explications que je crois être en droit de vous demander.

Le professeur Bénac eut un petit pincement au cœur. Pourtant, il se détermina à mentir une nouvelle fois.

Se souvenant de ce qu'avait raconté Ficelle, il reprit l'histoire à son compte en y ajoutant quelques considérations techniques. Comme le président demeurerait muet, visiblement incrédule, il crut bon d'ajouter d'un ton bonhomme :

— Quant à pulvériser une planète, je ne connais encore aucune civilisation, si avancée soit-elle, qui soit parvenue à un tel degré de destruction. Et puis, pour quelle raison ?

— Pourtant, trancha le président, nos spécialistes en la matière se sont transportés cette nuit dans votre perforeuse et, au rapide examen qu'ils ont pu effectuer sur place, ils en ont conclu que Vagabundus pourrait, si vous le vouliez, être désintégré complètement.

— Où voulez-vous en venir ?

— N'est-ce pas assez clair ?

Bénac secoua lentement la tête, cherchant anxieusement un semblant d'explication afin de ne pas affoler inutilement ces malheureux dont les jours étaient comptés.

— Vous n'avez pas eu la pensée, j'espère, que notre intention était d'anéantir votre monde ? À quoi cela nous servirait-il ?

— J'avoue que je ne vois pas la raison, mais... (Il hésita encore, puis :) Je me demande pourquoi vos explosifs ne sont pas dans le *Météore*, au lieu de se trouver dans la perforeuse.

— Nous ne pouvions les laisser séjourner à la surface, où règne le froid absolu, répondit Richard.

L'argument était plausible, et le président parut légèrement rassuré tout à coup.

— C'est parfait, dit-il, nous reprendrons cette conversation un autre jour, car j'espère, ajouta-t-il avec un petit sourire, que vous n'avez pas l'intention de nous quitter aussi vite ?

* * *

Lorsque les astronautes se trouvèrent seuls, quelques instants plus tard, une vive inquiétude se lisait sur leurs visages.

Les paroles du président et les perquisitions effectuées dans la perforeuse indiquaient clairement qu'on se méfiait d'eux, ce qui n'allait évidemment pas simplifier les choses.

— Il nous faut regagner leur confiance, soupira Bénac, si nous voulons repartir. Il est évident que, pour le moment, ils vont tout faire pour nous empêcher de partir.

— Mais enfin, demanda Jim, sont-ils fixés ou non sur nos intentions ?

— J'en ai bien peur, reconnut Gonzales. Le doute a pénétré leurs esprits. Leur corps scientifique a dû être alerté afin de connaître la position exacte de Vagabundus dans le Système Solaire. C'est bien ce que je crains.

— Comment pourraient-ils le faire ? Il n'y a aucun observatoire à la surface, s'écria Richard.

— Nous ignorons tout de leurs possibilités, reprit Bénac, car le peu de temps que nous avons passé ici n'est pas suffisant pour nous permettre de nous faire une opinion exacte sur leur savoir.

— Opinion ou pas, conclut Ficelle, je pense qu'il serait bon de surveiller un peu notre perforeuse.

Le conseil était sage, car une fois arrivés à l'endroit où reposait l'engin, les astronautes constatèrent que celui-ci était entouré d'un important service d'ordre.

Bénac décida alors d'avoir une explication décisive avec le président et pria Ficelle de l'accompagner, car il ne pouvait se passer des talents de son jeune interprète.

Le président Gotta, bien qu'il se trouvât en séance extraordinaire, ne fit aucune difficulté pour recevoir immédiatement les deux astronautes.

— Nous étions précisément en train de parler de vous, reconnut-il, sans préambule inutile.

— À quel sujet ?

Le visage de Gotta se serra brusquement.

— La rumeur publique vous présente comme des êtres venus d'un autre monde avec l'intention bien arrêtée de faire disparaître le nôtre. Pour quel motif ? Nous l'ignorons, car il nous est impossible de concevoir une telle monstruosité. Il ne dépend que de vous et de vos compagnons de nous rassurer.

— Tout cela relève de la plus folle imagination, protesta Bénac. D'ailleurs, je ne vois pas comment nous pourrions influencer sur le moral de la population. Croyez-vous qu'il nous soit suffisant de faire des discours ou des promesses ?

— Il y a mieux à faire.

— Je vous écoute.

— Votre hâte de nous quitter laisse supposer que votre temps est limité. Si vous tenez vraiment à nous rassurer, vous resterez ici le temps nécessaire pour calmer l'effervescence qui règne dans tous les esprits.

Bénac ne pouvait plus maintenant tergiverser et il lui fallait pourtant essayer de gagner du temps. Il répondit avec le plus grand calme :

— Je n'y vois aucun inconvénient, mais je suis obligé de faire part de vos désirs à mes compagnons.

— C'est tout naturel, professeur. Souhaitons qu'ils se rangent à votre avis. De toute façon, ici, tout le monde s'emploiera à ce que votre séjour soit le plus agréable possible.

— Je n'en doute pas, monsieur le président, mais je trouve cette décision un peu trop arbitraire.

— Nous vous demandons simplement une preuve de votre bonne foi... Acceptez-la, je vous prie.

Bénac et Ficelle sortirent sans un mot de plus.



La foule se pressait sur la place, entourant la perforeuse, et les

visages se levaient, fixant la fenêtre de la pièce où se tenaient les Terriens. On sentait que ces gens étaient angoissés, car ils comprenaient confusément qu'un terrible danger les menaçait.

Bénac ne pouvait s'empêcher d'avoir pitié de ces malheureux que l'angoisse du lendemain tourmentait et risquait de rendre furieux d'un moment à l'autre.

Les troubles sociaux qu'il avait connus sur la Terre n'allaient pas tarder à se manifester avec la même intensité sur Vagabundus.

Jeff était hors de lui.

— Bien joli, professeur, tous vos sentiments, et je les approuverais en toute autre circonstance, mais vous m'avez tout l'air d'oublier que, si nous restons ici, le remède sera pire que le mal.

— Jeff a raison, approuva Gonzales.

— Moi aussi, je suis d'accord, dit à son tour Ficelle.

Le reporter tenait déjà dans sa main son pistolet atomique, il n'attendait que l'approbation de Bénac pour entrer en action.

— Je crains bien, soupira le savant, que ce soit la seule solution. Mais combien de nous sept arriveront indemnes à la perforeuse ?

Les astronautes savaient aussi que les Vagabundusiens essaieraient d'atteindre Bénac ou Richard, les seuls capables de conduire le *Météore* !

Depuis un instant, Jim s'était retiré du groupe des astronautes, et, tout pensif, semblait ne prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Bénac le sortit de sa rêverie en lui disant :

— Jim, préparez-vous, le sort en est jeté.

Jim leva lentement son regard vers ses compagnons.

— Inutile d'essayer, dit-il, nous ne réussirions pas. Il y a beaucoup mieux à faire.

Jamais le visage de Jim n'avait été aussi sérieux et l'on sentait qu'il cherchait les mots qu'il fallait pour convaincre ses compagnons.

— Que voulez-vous dire, Jim ?

— Je viens de réfléchir à tout ce qui se passe. Puisque les Vagabundusiens ne seront rassurés que si nous restons sur leur planète, je pense que l'un de nous devrait se sacrifier afin de permettre aux autres d'accomplir leur mission.

Un silence de surprise accueillit ces paroles. Mais Jim reprit :

— La vie n'a plus pour moi le moindre attrait. Je n'ai plus de famille, personne ne m'attend, sauf, hélas ! la police fédérale. Je sais que vous avez promis de ne pas me livrer et j'ai foi en votre parole. Mais où irai-je ? Non, croyez-moi, la providence me donne une magnifique occasion de me racheter, je ne veux pas rater cette chance.

Les astronautes regardèrent leur compagnon, puis, la gorge étrangement serrée, ils se pressèrent autour de lui.

— Non, dit Bénac, nous ne pouvons pas accepter. Jim, le simple fait d'avoir pensé à ça prouve que vous êtes un brave homme, mais...

Doucement, Jim l'arrêta :

— N'insistez pas, je vous répète que c'est le seul moyen que vous possédiez de vous sauver et de sauver la Terre. Et puis, il faut penser aussi à ces êtres et leur éviter une agonie trop longue. Si je reste ici, l'espoir renaîtra en eux, et ma foi, lorsque arrivera le grand saut... Mais finissons-en. Professeur, je vous demande d'aller trouver le président. Racontez-lui ce que bon vous semblera, mais obtenez qu'il accepte ma présence comme gage de retour.

Jamais Bénac ne s'était trouvé dans une telle situation, et il ne savait s'il aurait la force de mentir au président en tentant cette ultime démarche.

— Très bien, dit-il au bout d'un instant, je vais essayer.

XVIII

Une heure plus tard, Bénac et Ficelle étaient de retour et ils ne cachèrent pas que l'entrevue avec le président avait été des plus cordiales.

— J'ai eu quand même assez de peine à le convaincre. J'ai dû prétendre que les explosifs que nous détenions devaient être transportés d'extrême urgence sur Pluton, où des vies humaines étaient en danger. Finalement, j'ai proposé au président de désigner l'un de nous pour rester sur Vagabundus. Il m'a laissé le soin de le faire et m'a demandé de venir vous consulter. Je dois dire qu'il m'a paru nettement rassuré. (Bénac se tut un moment, puis regardant ses amis, ajouta :) Je crois que maintenant plus rien ne nous retient ici. Nous allons être libres aussitôt que j'aurai communiqué au président le nom de celui que le sort aura soi-disant désigné.

L'instant de la séparation était arrivé et nos amis, émus jusqu'aux larmes, étreignirent leur compagnon. Mabel l'embrassa, puis Jim se secoua, mais on le sentait profondément ému lui aussi.

— Monsieur Richard, demanda-t-il, pouvez-vous m'accorder une faveur ?

— Parlez.

— Laissez-moi une bouteille de whisky, c'est la seule chose qui risque de me manquer ici.

— D'accord, Jim. Puis, se tournant vers le professeur :

— Pouvez-vous m'indiquer le jour et l'heure exacte de... enfin, je veux dire...

— Dans neuf jours exactement, heure pour heure !

— Merci.

Jim alors ouvrit la porte.

— Allons, fit-il, je crois que le plus tôt sera le mieux. Que Dieu vous garde, mes amis.

Il sortit et marcha droit vers le palais présidentiel.

ÉPILOGUE

Bénac consulta du regard l'horloge de la salle de pilotage.

— Encore une heure, dit-il, et tout sera terminé.

Depuis le départ de Primapolis, tout avait marché selon les prévisions du professeur. Sans incident, ils avaient déposé les explosifs à l'endroit le plus propice. La remontée en spirale s'était effectuée à bonne allure, et c'est avec un soupir de soulagement qu'ils avaient retrouvé le *Météore*. Après avoir arrimé la perforeuse contre ses flancs, ils avaient repris la direction de la Terre.

Oui, bientôt, tout serait terminé, et les Terriens pourraient tranquillement reprendre leur existence normale. Mais l'on se devait aussi de rassurer les humanités de Pluton, de Vénus et de Mars qui vivaient dans la même angoisse.

Inexorablement, les aiguilles continuaient leur course sur le cadran au milieu d'un silence général.

Mabel s'était agenouillée et priait. Jeff avait refermé son calepin et mordillait nerveusement son stylo. Gonzales arpentait fiévreusement la salle de pilotage et Ficelle, très pâle, ne cessait de regarder l'aiguille noire.

Quant à Richard, assis aux commandes aux côtés de Bénac, il ne pouvait s'empêcher de penser à Jim qui, à cet instant, devait attendre avec impatience les dernières minutes du délai fatidique.

La voix du professeur Bénac rompit soudain le silence :

— Mes amis, Vagabundus a cessé d'exister !

Le *Météore* ne s'était éloigné de Vagabundus que d'une centaine de millions de kilomètres afin de pouvoir contrôler l'expérience.

Mais comme la lumière ne parcourt que trois cent mille kilomètres à la seconde, ils allaient encore pendant plus de cinq minutes apercevoir Vagabundus dans les télescopes du bord.

Soudain, un éclair rouge jaillit au sein de la planète qui explosa dans un nuage rouge à l'extraordinaire flamboyance.

Longtemps, les astronautes demeurèrent ainsi, rivés à l'oculaire de leurs lunettes, ne pouvant se résoudre à abandonner ce spectacle épouvantable et émouvant à la fois. Puis le nuage grandit et devint de moins en moins perceptible, et à l'endroit où aurait dû se trouver la

Planète Vagabonde, il n'y avait plus que le vide, que le vide noir au sein de l'Infini.

D'un pas lent, Bénac s'approcha du poste émetteur et se mit en communication avec la Terre :

— Opération Vagabundus terminée ! annonça-t-il d'une voix sourde.

ANNEXE

Le Système Solaire en 2009

Le Soleil :

Masse : $1,989 \times 10^{30}$ kg – Diamètre : 1 392 000 km
Densité : $1,41 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $273,87 \text{ m/s}^2$ (28 G)
Période de rotation sidérale : 25,380 j

Zone 1 : planètes rocheuses

Mercure :

Masse : $3,303 \times 10^{23}$ kg – Diamètre : 4 878 km
Densité : $5,43 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $3,78 \text{ m/s}^2$ (0,387 G)
Période de rotation sidérale : 58,65 j
Inclinaison de l'équateur / orbite : 2°
Température de surface : -200° à $+430^\circ$
Distance au Soleil : 46,0 à 69,8 millions de km
Période de rotation orbitale : 0,241 année
Satellites : aucun

Vénus :

Masse : $4,870 \times 10^{24}$ kg – Diamètre : 12 102 km
Densité : $5,25 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $8,6 \text{ m/s}^2$ (0,879 G)
Période de rotation sidérale : 243,01 j (rétrograde)
Inclinaison de l'équateur / orbite : $177,3^\circ$
Température de surface : $+470^\circ$
Distance au Soleil : 107,5 à 108,9 millions de km
Période de rotation orbitale : 0,615 année
Satellites : aucun

Terre :

Masse : $5,976 \times 10^{24}$ kg – Diamètre : 12 756 km
Densité : $5,52 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $9,78 \text{ m/s}^2$ (1 G)
Période de rotation sidérale : 23,9345 h
Inclinaison de l'équateur / orbite : $23^\circ,45$
Température de surface : $+12^\circ$ (moyenne)
Distance au Soleil : 147,1 à 152,1 millions de km
Période de rotation orbitale : 1 an

1 satellite : **Lune :**

Masse : $7,35 \times 10^{22}$ kg – Diamètre : 3 476 km
Densité : $3,34 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $1,62 \text{ m/s}^2$ (0,166 G)
Période de rotation sidérale : 27,322 j
Température de surface : -180° à $+120^\circ$
Distance à la Terre : 356 500 à 406 800 km

Mars :

Masse : $6,418 \times 10^{23}$ kg – Diamètre : 6 786 km
Densité : $3,95 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $3,72 \text{ m/s}^2$ (0,380 G)
Période de rotation sidérale : 24,6229 h
Inclinaison de l'équateur / orbite : $25,19^\circ$
Température de surface : -143° à $+22^\circ$ (moyenne : -53°)
Distance au Soleil : 206,7 à 249,2 millions de km
Période de rotation orbitale : 1,88 an

2 satellites : **Phobos** ($13,4 \times 11,2 \times 9,2 \text{ km}$) et **Deimos** ($7,5 \times 6,1 \times 5,2 \text{ km}$)

Plus quelque 4 000 astéroïdes orbitant entièrement ou partiellement à l'intérieur de l'orbite martienne, certains susceptibles de passer à proximité de la Terre (**Apollon**, **Éros**, **Adonis**, **Hermès**, **Icare**, **Toutatis**... **Apophis** devrait passer le vendredi 13 avril 2029 à seulement 28 000 km de la surface terrestre).

Zone 2 : ceinture d'astéroïdes

Plus de 300 000 corps recensés orbitant autour du Soleil entre 270 et 520 millions de km. Environ 14 000 d'entre eux ont reçu un nom.

Noms et diamètre des principaux : **Cérès** (1 025 km), **Pallas** (572 km), **Vesta** (542 km), **Hygeia** (450 km), **Junon** (250 km)...

Zone 3 : planètes gazeuses

Jupiter :

Masse : $1,900 \times 10^{27}$ kg – Diamètre : 143 082 km

Densité : 1,33 g/cm³ – Pesanteur : 22,88 m/s² (2,339 G)

Période de rotation sidérale : 9,841 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : 3,12°

Température de surface : -145°

Distance au Soleil : 741 à 816 millions de km

Période de rotation orbitale : 11,86 ans

3 anneaux identifiés

63 satellites connus : **Io** (3 643 km), **Europe** (3 122 km), **Ganymède** (5 262 km), **Callisto** (4 821 km), **Amalthée** (168 km), **Himalia** (184 km), **Elara** (78 km), **Pasiphaé** (58 km), **Sinopé** (38 km), **Lysithée** (38 km), **Carme** (46 km) ; **Ananké** (28 km) – découvert en 1951 ; **Léda** (18 km) – découvert en 1974 ; **Thébé** (98 km), **Adrastée** (16 km), **Métis** (44 km) – découverts en 1979 ; **Callirrhoe** – découvert en 1999 ; **Thémisto**, **Mégaclité**, **Taygète**, **Chaldéné**, **Harpalyké**, **Calyké**, **Jocaste**, **Érinomé**, **Isonoé**, **Praxidiké** – découverts en 2000 ; **Autonoé**, **Thyoné**, **Hermippé**, **Aitné**, **Eurydomé**, **Euanthé**, **Euporie**, **Orthosie**, **Spondé**, **Kalé**, **Pasithée** – découverts en 2001 ; **Hégémon**, **Mnémé**, **Acédé**, **Thelxinoé**, **Arché**, **Callichore**, **Héliké**, **Carpo**, **Eukélade**, **Cyllène**, **Coré** – découverts en 2003 avec 14 autres non encore baptisés.

Particularité : accompagné sur son orbite par environ 1 800 astéroïdes situés aux points de Lagrange à 60° de part et d'autre (les Troyens et les Grecs).

Saturne :

Masse : $5,688 \times 10^{26}$ kg – Diamètre : 120 536 km

Densité : 0,69 g/cm³ – Pesanteur : 9,05 m/s² (0,925 G)

Période de rotation sidérale : 10,233 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : 26,73°

Température de surface : -160°

Distance au Soleil : 1 347 à 1 507 millions de km

Période de rotation orbitale : 29,46 ans

7 anneaux identifiés

63 satellites connus : **Mimas** (397 km), **Encelade** (499 km), **Téthys** (1 060 km), **Dioné** (1 118 km), **Rhée** (1 528 km), **Titan** (5 150 km), **Hypérion** (266 km), **Japet** (1 436 km), **Phoebé** (120 km) ; **Janus** (178 km) – découvert en 1966 ; **Épiméthée** (119 km) – découvert en 1978 ; **Hélène** (32 km), **Télesto** (24 km), **Calypso** (19 km), **Atlas** (32 km), **Prométhée** (100 km), **Pandora**

(84 km) – découverts en 1980 ; **Pan** (20 km) – découvert en 1981 ; **Ymir** (18 km), **Paaliaq** (22 km), **Tarvos** (15 km), **Ijiraq** (12 km), **Suttungr** (7 km), **Kiviuq** (16 km), **Mundilfari** (7 km), **Albiorix** (32 km), **Skathi** (8 km), **Erriapo** (10 km), **Siarnaq** (40 km), **Thrymr** – découverts en 2000 ; **Narvi** – découvert en 2003 ; **Méthone**, **Pallène**, **Pollux**, **Bebhionn**, **Hyrrokkin**, **Bergelmir**, **Ægir**, **Bestla**, **Farbauti**, **Hati**, **Fenrir**, **Fornjot** – découverts en 2004 avec 7 autres non encore baptisés ; **Daphnis** – découvert en 2005 **Skoll**, **Tarqeq**, **Greip**, **Jarnsaxa**, **Surtur**, **Kari**, **Loge** – découverts en 2006 avec 2 autres non encore baptisés ; 2 satellites découverts en 2007 non encore baptisés ; **Égéon** – découvert en 2008.

Uranus :

Masse : $8,684 \times 10^{25}$ kg – Diamètre : 51 118 km

Densité : $1,29 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $7,77 \text{ m/s}^2$ (0,794 G)

Période de rotation sidérale : 17,9 h (rétrograde)

Inclinaison de l'équateur / orbite : $97,86^\circ$

Température de surface : -200°

Distance au Soleil (mini/maxi) : 2 739 à 3 003 millions de km

Période de rotation orbitale : 84 ans

11 anneaux identifiés

27 satellites connus : **Ariel** (1 158 km), **Umbriel** (1 169 km), **Titania** (1 578 km), **Obéron** (1 522 km) ; **Miranda** (471 km) – découvert en 1948 ; **Puck** (162 km) – découvert en 1985 ; **Cordélia** (40 km), **Ophélie** (42 km), **Bianca** (51 km), **Cressida** (80 km), **Desdémone** (64 km), **Juliette** (93 km), **Portia** (135 km), **Rosalinde** (72 km), **Bélinde** (80 km), **Perdita** (80 km) – découverts en 1986 ; **Caliban** (96 km), **Sycorax** (190 km) – découverts en 1997 ; **Prospéro** (30 km), **Sétebos** (30 km), **Stéphano** (20 km) – découverts en 1999 ; **Trinculo** (10 km), **Francisco** (12 km) – découverts en 2001 ; **Margaret** (12 km), **Ferdinand** (12 km), **Mab** (32 km), **Cupidon** (24 km) – découverts en 2003.

Neptune :

Masse : $1,024 \times 10^{26}$ kg – Diamètre : 49 528 km

Densité : $1,64 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : 11 m/s^2 (1,125 G)

Période de rotation sidérale : 19,2 h

Inclinaison de l'équateur / orbite : $29,6^\circ$

Température de surface : -220°

Distance au Soleil : 4 453 à 4 541 millions de km

Période de rotation orbitale : 164,8 ans

5 anneaux identifiés

13 satellites connus : **Triton** (2 706 km) ; **Néréide** (340 km) – découvert en 1949 ; **Naïade** (58 km), **Thalassa** (80 km), **Despina**

(148 km), **Galatée** (158 km), **Larissa** (192 km), **Protée** (416 km) – découverts en 1989 ; 4 satellites non baptisés découverts en 2002 ; **Psamathe** (38 km) – découvert en 2003.

Zone 4 : ceinture de Kuiper

Environ 1 100 corps recensés orbitant autour du Soleil au-delà de l'orbite de Neptune (mais zone soupçonnée d'abriter plus de 100 000 objets d'au moins 100 km de diamètre). Seul 9 d'entre eux (Pluton non compris) ont reçu un nom.

Ci-après, caractéristiques connues des principaux, par ordre d'éloignement moyen (les noms entre crochets ne sont pas officiels).

Orcus, découvert en 2004 :

Masse : 1×10^{20} kg – Diamètre estimé : 946 km

Distance au Soleil : 4,6 à 7,2 milliards de km

Période de rotation orbitale : 245 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $20,6^\circ$

1 satellite connu : [**Vanth**] (220 km) – découvert en 2007.

Pluton :

Masse : $1,310 \times 10^{22}$ kg – Diamètre : 2 320 km

Densité : $2,13 \text{ g/cm}^3$ – Pesanteur : $0,4 \text{ m/s}^2$ (0,041 G)

Période de rotation sidérale : 6,3872 j (rétrograde)

Inclinaison de l'équateur / orbite : $122,46^\circ$

Température de surface : -236°

Distance au Soleil : 4,45 à 7,38 milliards de km

Période de rotation orbitale : 247,7 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $17,9^\circ$

3 satellites connus : **Charon** (1 270 km) – découvert en 1978 ;
Nyx et **Hydra** (45 à 160 km ?) – découverts en 2005.

Ixion, découvert en 2001 :

Masse : $2,3 \times 10^{20}$ kg – Diamètre estimé : 759 km

Distance au Soleil : 4,5 à 7,3 milliards de km

Période de rotation orbitale : 248,4 ans

Inclinaison sur l'écliptique : $19,6^\circ$

Satellites connus : aucun

Varuna, découvert en 2000 :

Masse : $5,9 \times 10^{20}$ kg – Diamètre estimé : 1 060 km
Distance au Soleil : 6,1 à 6,8 milliards de km
Période de rotation orbitale : 283 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $17,2^\circ$
Satellites connus : aucun

[**2002 TX300**], découvert en 2002 :

Diamètre estimé : 900 km
Distance au Soleil : 5,7 à 7,3 milliards de km
Période de rotation orbitale : 284,7 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $25,8^\circ$
Satellites connus : aucun

Haumea, découvert en 2003 :

Masse : $4,2 \times 10^{21}$ kg – Dimensions : $1\,960 \times 1\,518 \times 996$ km
Distance au Soleil : 5,3 à 7,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 284,8 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 28°

2 satellites connus : **Hi'iaka** (310 km) et **Namaka** (170 km) –
découverts en 2005.

Quaoar, découvert en 2002 :

Masse : 1×10^{21} kg – Diamètre estimé : 1 280 km
Distance au Soleil : 6,3 à 6,7 milliards de km
Période de rotation orbitale : 285 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 8°
1 satellite connu : [**Weywot**] (100 km) – découvert en 2007.

Makemake, découvert en 2005 :

Diamètre estimé : 1 800 km
Distance au Soleil : 5,8 à 7,9 milliards de km
Période de rotation orbitale : 307 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 29°
Satellites connus : aucun

[**2002 TC302**], découvert en 2002 :

Diamètre estimé : 1 200 km
Distance au Soleil : 5,9 à 10,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 408 ans
Inclinaison sur l'écliptique : $35,1^\circ$
Satellites connus : aucun

[**2007 OR10**], découvert en 2007 :

Diamètre estimé : 1 100 km
Distance au Soleil : 5 à 15,1 milliards de km
Période de rotation orbitale : 552,5 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 30,7°
Satellites connus : aucun

Éris, découvert en 2003 :

Masse : $1,660 \times 10^{22}$ kg – Diamètre estimé : 2 600 km
Distance au Soleil : 5,7 à 14,6 milliards de km
Période de rotation orbitale : 556,7 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 44,2°
1 satellite connu : **Dysnomia** (300 km) – découvert en 2005.

Sedna, découvert en 2003 :

Masse : $1,6 \times 10^{21}$ kg – Diamètre estimé : 1 700 km
Distance au Soleil : 11,3 à 140 milliards de km
Période de rotation orbitale : 11 374 ans
Inclinaison sur l'écliptique : 11,9°
Satellites connus : aucun

ISBN 978-2-7544-0332-0

© EONS productions
Château Vallée
F-59190 CAËSTRE

www.eons.fr